DE QUELQUES INCURSIONS ANGLAISES DANS LE CAP CORSE
du XVIII[e] au XX[e] siècle

Christine WEBER

Les découvreurs : James Boswell et ses successeurs

L'on peut en effet dire que c'est J. Boswell qui fut le premier Anglais à s'intéresser à la Corse au point de vouloir s'y rendre. Il se trouve à Rome en mai 1765 lorsque la Corse fait la une des gazettes à propos du *Projet Constitutionnel* de J.J. Rousseau pour la Corse. Il écrit donc à J.J. Rousseau en ces termes : « Je suis déterminé d'aller premièrement en Corse… Je ne saurais m'empêcher de faire une visite à ces braves insulaires qui ont tout fait pour leur indépendance. »

S'il débarque à Centuri, c'est que son bateau appartient à un commerçant corse de Pino… Il doit ensuite se rendre à pied à Morsiglia et à Pino et décrira par la suite le sentier des douaniers qu'il a dû emprunter : « Ce sentier dont la largeur ne dépasse pas un pied tombe à pic dans la mer. Ainsi la sublime beauté du paysage ne donne-t-elle que plus de vertige… ».

Il passe une nuit au couvent de Canari, mais ne s'attarde pas dans le Cap, son but étant de rejoindre P. Paoli qu'il retrouvera à Corte. Puis, assez rapidement atteint de malaria, il ne s'attarde guère dans l'île, et la quittera via Bastia quelques semaines après, en embarquant pour Capraja. Il gardera de cette expédition un souvenir peu agréable qu'il devra raviver à la lecture de journaux de voyage postérieurs au sien (particulièrement celui d'Andrew Burnaby en 1766) : « Après avoir traversé des montagnes et des précipices que votre indolence et votre goût du confort ne vous auraient jamais permis d'affronter.. » écrit-il à l'un de ses amis, « je suis très satisfait du voyage singulier que j'ai fait. »

Qu'importe si ce voyage ne fut ni plaisant ni « touristique » au sens moderne du terme, la voie était désormais ouverte …

L'enthousiasme de James Boswell va en effet rapidement devenir communicatif, à tel point qu'une bonne dizaine de ses compatriotes vont se décider à tenter l'aventure du voyage en Corse de 1766 à 1769. On peut cependant remarquer que la plupart de ces aventuriers le font dans des buts politiques (comme F.A.Hervey et Andrew Burnaby), c'est-à-dire pour rencontrer Paoli, ou scientifiques, comme John Symonds en 1767 (étude de l'agriculture). Il en résulte que ces Britanniques présents en Corse pendant les guerres révolutionnaires n'apprécient pas les Corses s'ils sont sensibles au paysage de l'île. Ainsi Burnaby note les cultures en terrasses aux environs de Morsiglia et de Canari. Il insiste également sur le danger, l'à-pic et le profil tourmenté le long du chemin qui mène à Pino. Il semble y avoir été frappé de stupéfaction : « Je n'ai jamais vu une telle route. Il s'agissait absolument d'escalader à quatre pattes un rocher surplombant la mer … »

De leur correspondance, s'esquisse pour la première fois l'image de la Corse comme « l'Ile de Beauté » avec les adjectifs : « beautiful » ou « fine », évoquant aussi la salubrité du climat.

Au XIX[e] siècle

Le premier « touriste » corse est un Anglais !

C'est seulement en 1828 que s'embarque pour la Corse celui que l'on peut considérer comme le premier véritable « touriste » anglais de l'île, le Duc de Buckingham et sa suite. En réalité, le terme de « touriste » est bien postérieur, puisqu'il fut inventé par Stendhal et adopté seulement en 1892 (on le trouve dans les dictionnaires Larousse et Littré à partir de 1895…).

Le Duc, ayant des problèmes financiers, embarque pour une croisière sur son yacht « Anne Eliza », afin de fuir ses créanciers. Arrivé à Ajaccio le 12 août 1828, il décide de traverser l'île par voie de terre. Une lettre de recommandation auprès de Félix Pozzo di Borgo, payeur général du département, lui permet de lui emprunter un cabriolet à deux chevaux, seul équipage que l'on puisse trouver alors dans la ville. A cette époque, le souvenir de P. Paoli s'est estompé, et c'est uniquement le plaisir du voyage qui anime le Duc. De plus, Buckingham préfère le paysage rural aux villes… Il écrit qu'il est attiré principalement par les montagnes. « Pittoresque, magnificent, beautiful, handsome, romantic » sont les adjectifs

que l'on retrouve dans sa correspondance.[1] Il déclare être déçu par le site de Bastia, excepté les fortins qu'il trouve « picturesque », tout comme le littoral.

Dès octobre de la même année, on voit d'ailleurs circuler la première berline qui transporte un groupe de voyageurs de Bastia à Ajaccio. Il est alors question d'établir un service de bateaux à vapeur entre le continent et la Corse…

Les peintres anglais décrivent la Corse

A la suite du Duc de Buckingham, plusieurs peintres anglais vont sillonner l'île à la recherche de paysages, comme William Cowen qui, en 1840, ne présente sa relation de voyage que comme de « simples esquisses de peintre ». Et ses *Six Weeks in Corsica* valent surtout par leurs illustrations : il a rapporté 14 eaux-fortes qui furent bien accueillies par le public britannique.

Willian Cowen

Thomas Forester fera de son voyage de 1858 un récit enthousiaste et curieux. Il manifeste l'énergie du randonneur et s'intéresse aussi bien à l'histoire corse qu'à la géologie, la minéralogie, l'orographie et la chasse. C'est lui qui inspirera la mise en scène du roman d'Alexandre Dumas, *Les Frères corses* .Th. Forester, quant à lui, nous a laissé 9 lithographies et 20 gravures qui ne négligent pas le paysage intérieur de l'île. Son récit date de 1861 et fut également bien reçu par le public anglais : *Rambles in the Islands of Corsica and Sardinia.* Il a embarqué à Marseille sur le vapeur « Industrie » de la compagnie Valery et atteint Bastia après 18 heures de traversée…

Un des « peintres-voyageurs » le plus connu à cette époque se nomme Edward Lear dont le parcours « professionnel » dura deux mois en 1868. Il apparaît transporté d'enthousiasme devant la beauté naturelle des plages, des forêts et des montagnes. Il public dans son *Journal d'un Paysagiste anglais* quelques descriptions intéressantes comme celle de Luri (le 25 mai 1868) : « …Nous mettons en route pour le Cap. J'atteindrai peut-être Luri, Macinaggio ou Rogliano… La route étreinte entre les collines et les rivages est une espèce de corniche qui se plie à tous les caprices convulsifs de la côte… » Et, plus loin : « Porticciolo, le dernier de ces miséreux hameaux de pêcheurs ; une plage de sable, son aire à blé, dans un amphithéâtre de montagnes ; avant d'atteindre, 27 km après Bastia, Santa-Severa, la Marina de Luri, groupe de fermettes d'une mélancolie désarmante. »

« L'entrée de la vallée n'a rien de remarquable… Mais aussitôt, de délicats bouquets d'oliviers centenaires, de citronneraies, une variété extrême d'arbres fruitiers donnent un certain cachet au paysage qui embellit au fil des minutes. Une tour dressée sur la crête dentelée, point de repère parmi les montagnes, aux tréfonds de la vallée. Il s'agit de la tour de Sénèque. A présent, plongé au cœur de la région, je suis à même de percevoir l'extrême beauté de la vallée de Luri, emmitouflée dans un épais manteau végétal, frangée de silhouettes montagneuses gracieuses, aux flancs parsemés de hameaux. »

Et le soir : « Le soleil décline à l'horizon, la symphonie verte est exquise… Une brise rafraîchissante balaie tout relent malsain… La vallée de Luri s'épanouit dans l'obscurité jusqu'à buter sur le ruban bleu pâle de la mer. » Le lendemain, du haut du couvent :
« Je découvre la magnifique vallée… mystérieuse délicatesse qui rythme cette succession de coteaux, tout de vert vêtus, progressivement noyés dans l'horizon, puis la mer achève le tableau tandis que flotte l'île d'Elbe dans une ligne d'horizon livide, évanescente… ».

Thomasina Campbell ainsi que d'une douzaine d'articles sur la Corse dont deux signés du Dr Henry Bennet, promoteur des stations de la Riviera.

[1] **F. Beretti**, *Témoignage de deux voyageurs anglais sous la Restauration*, ed. Scola Corsa, 1990.

Les descriptions de James Henry Bennet sont fameuses[2] ; il narre ainsi son arrivée dans l'île : « A mesure que l'on s'approche de la Corse, son caractère alpestre devient de plus en plus évident… La ville de Bastia ne se voit que lorsque l'on est arrivé à quelques kilomètres de la côte ; alors elle apparaît comme une masse de maisons blanches, s'élevant les unes au-dessus des autres, en amphithéâtre sur le rivage (…)

Nous arrivâmes bientôt au petit port de Bastia. Ce port est sûr et bien abrité, mais son entrée est si étroite, a si peu de longueur, que l'accès en est très difficile par mauvais temps… »

En remontant vers le nord, il traverse le Cap et découvre le village de Pino, accompagné de son ami, M. Piccioni : « Nous partîmes de Bastia une après-midi, et arrivâmes pour dîner, à son domaine paternel, un vieux château carré, restauré dans ces derniers temps. Ses ancêtres y avaient vécu pendant 400 ans…

Le lendemain fut consacré à examiner les alentours, et le village pittoresque de Pino, construit sur les flancs de la montagne à 400 mètres au-dessus de la mer. Cette dernière dormait, souriante à nos pieds, calme et paisible, mais jetant une frange d'écume blanche sur le rivage, sur les rochers et les baies d'une côte escarpée et accidentée. Partout où nous allâmes, je vis les traces d'une impulsion éclairée et énergique, donnée par un esprit supérieur… »

Et au début du XX[e] siècle

C'est un des plus grands écrivains anglais, polonais d'origine, et grand navigateur de surcroît, qui fit à son tour un voyage en Corse, voyage que l'on peut qualifier de pèlerinage sentimental à Luri en 1921. Il s'agit du célèbre Joseph Conrad (1857-1924) dont le « pèlerinage » en Corse lui fut dicté par deux motifs. Le premier consistait pour lui dans la recherche d'inspiration pour un roman méditerranéen, à la suite de l'abandon de sa dernière ébauche, *Les Frères de la Côte*. C'est en effet sur cette « mare internum » que le grand romancier avait le plus navigué tout au long de sa carrière de marin. Il écrira dans *L'Attente* : « La Corse, la plus belle île du monde… Une côte pittoresque, des rochers, des collines couvertes de pins où s'ouvraient des vallées avec des villages blancs et des promontoires violets aux formes ravissantes. »

Le deuxième motif de son voyage, et probablement le principal, c'est un pèlerinage sur la tombe de son ami et compagnon de navigation, Dominique Cervoni, né à *U Campu* et mort en plein été le 27 juillet 1890. Lorsqu'il naviguait, Conrad faisait office de pilotin tandis que Cervoni était second de leur navire. Le père de Dominique possédait une « jolie maison », quelques hectares de terre ainsi que « deux bâtiments ruraux et aisance »… Conrad, le plus jeune, a 63 ans lorsqu'il effectue ce voyage, en mal d'inspiration. Il brossera le portrait de son compagnon de mer dans nombre de ses romans.

Voilà donc notre romancier anglais qui part de Marseille plein de ses souvenirs de jeune homme de 17 ans (en 1874…) : la Méditerranée fut, pour lui comme pour Cervoni, « un destin ». Il se souvient de la phrase de J. Grenier dans *Les Iles* : « Il existe quelques lieux, quelques moments privilégiés où la vue d'un pays agit sur nous… ».

A l'époque de son expédition, la Compagnie Fraissinet a cinq rotations hebdomadaires entre l'île et Marseille. Et c'est d'abord à Ajaccio qu'il se rend avec son épouse, imitant en cela la tradition anglaise… Mais, rapidement, il s'ennuie et décide de rouler vers le Cap corse, « au bout du monde » écrit-il. Il place le capcorsin au-dessus de tous les autres : « C'est bien la Méditerranée qu'il a dans la peau, belle et bouleversante (…) Les Capcorsins se sont fait de la mer un pays ! ».

En prenant la route depuis Pietranera, le long du rivage, il peut faire sienne cette phrase de René Bazin : « Le Cap corse, ce chaînon de montagne qui s'avance à plus de quarante kilomètres dans la mer, ressemble à un navire échoué qui aurait, du côté de l'ouest, toute sa coque dehors, tandis que, de l'autre côté, le pont toucherait l'eau. » Il se souvient de ces cargos anglais venus de l'île, accostant tout aussi bien avec du minerai d'antimoine qu'avec une cargaison de cédrats frais ou confits. Et il écrit : « La combinaison des bleus célestes et des jaunes dans le Van der Meer de Delft, c'est l'absolu de la terre natale de Dominique Cervoni où le vent, paraît-il, peut, sans repos, fatiguer le rivage. » (dans sa *Correspondance*).

J. Conrad nous décrit merveilleusement Luri : « Ce cadastre aux quatre vents, avec la mer au loin. Luri et ses hameaux en amphithéâtre, haut perchés. Luri et l'émoi d'une place, avec la haute mâture bienvenue de quelques arbres. Luri et le silence glacé d'une église dont le frontispice s'orne de la tiare vaticane, curieusement surmontée d'un triangle maçonnique. » Sur la tombe de son ami, il se recueille. Il se remémore leur amitié : un cap

[2] *Le Voyage de Gênes à Livourne et à Bastia*, 1876.

corsin voué à la mer, issu de respectables *caporali* et un errant apatride, sorte de corsaire franc maçon sur lequel le Corse a veillé fraternellement. « Un éclair de soleil sur un rivage étrange, le temps d'un souvenir, le temps d'un soupir, avant que la nuit tombe. »

Au sortir de cette incursion à l'extrême nord de l'île, « dans le velouté bleu des lointains », à nouveau les mots lui font signe : il va enfin pouvoir écrire. Ce ne sera plus *L'Attente*, mais *Le Frère de la Côte* (publié en 1922) qui relate le retour au pays d'un marin, lequel représente à la fois l'ami, Dominique Cervoni, et Joseph Conrad lui-même réunis. Il a rêvé du « cercle sombre où le bleu de l'onde et le bleu du ciel se touchent sans se rapprocher. »

Ainsi la Corse, et plus particulièrement ici le Cap Corse ont-ils servi aux voyageurs anglais à travers les siècles, tour à tour, d'exemple politique et d'expérimentation scientifique - surtout au XVIII[e] siècle – puis, dès le XIX[e], de refuge ou de but idéal touristique comme de modèle esthétique, et même d'inspiration littéraire.

∞ oOo ∞

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

- *La Corse et le Tourisme*, ouvrage collectif (Albiana, Musée de la Corse 2006)
-*Guide du touriste de l'Ile de Corse*, 1909 (cité par R .Torre in *Pinu di Nanzu e d'Oghje* ; 1990)
-Francis Beretti : *Pascal Paoli et l'image de la Corse au XVIII[e]* (Oxford 1988)
- *La Corse sous la seconde Restauration : le témoignage de deux voyageurs anglais* (ed. Scola Corsa, Bastia, 1990)
- *Edward Lear en Corse, l'œil aux aguets ou l'artiste en voyage* (Paris, Klinsieck, 1990)

Relations de voyage

-1765-1769, J. Boswell, *An Account of Corsica* (traduction française, Lafitte, Marseille, 1977)
-1766, A. Burnaby, *Journal of a tour to Corsica* (trad frse, Paris 1826)
-1825-R. Benson, *Sketches of Corsica* (London)
-1858-1861- Th. Forester,*Rambles in the Island of Corsica and Sardinia* (London)
-1870- E. Lear, *Journal of a landscape painter in Corsica* (London)
-1876- J.H. Bennet, *La Corse et la Sardaigne, Etude de voyage et de climatologie*
-2008- M. Rodriguez-Antoniotti, *Bleu Conrad, Le Destin méditerranéen de Joseph Conrad* (Albiana).

Luri

PETITS VOYAGES

Simon Giuseppi

En 1998 Jean-Christophe Liccia a publié dans A Cronica des extraits du journal tenu par une jeune fille de passage à Tomino vers la fin du 19e siècle. En février 1885 notre Elvire, pour lui donner son nom, rend visite à sa famille à Luri et monte au couvent Saint-Nicolas et à la tour de Sénèque.

Dans le contexte du thème du voyage de ce numéro hors-série nous reproduisons *in extenso* et nous commentons le récit de l'expédition et nous le mettons en parallèle avec un autre document, anonyme et non daté, puisé dans les archives familiales Giuseppi de Luri.

En 1885 Elvire Torre a vingt cinq ans ; elle est née à Maracaïbo le 20 juillet 1860, fille de Philippe Torre et d'Elvira Giovannetti, mariés probablement dans cette ville en 1839. En effet, les parents d'Elvira, établis au Venezuela, sont Domenico Antonio Maria Giovannetti de Tomino et Maria Dolores Pocaterra, vénézuélienne.

Elvire a, comme nous le verrons, une sœur cadette, Amélie, née à Maracaibo en 1862. Elle a aussi un frère, André, sans doute l'aîné des trois, qui n'est pas avec elle à Tomino en 1885. Car leur père, Philippe Torre, a disparu en Amérique du Sud dans des circonstances mystérieuses. Son épouse, seule et à court d'argent, a été obligée de se réfugier avec ses deux filles, mais laissant André à ses études au Venezuela, d'abord deux ans à New York, ensuite au sein de la famille Giovannetti à Tomino.

Pour mieux connaître et comprendre la jeune fille il suffit de reprendre le travail de Jean-Christophe. Mais, voici donc le récit du voyage de deux jours qui l'a menée au Col de Santa Lucia, distraction la bienvenue dans sa vie au village un peu monotone.

« jeudi 26 février
Temps splendide. Nous partons ce matin pour Luri. Confident chéri[1]*, au revoir, comme tu vas me manquer ! Quand te rouvrirai-je ?*
Enfin je te reviens, cher ami, et je transmets ici mes incidents de voyage, notés jour par jour. Dieu, quel fatigant voyage et comme j'étais déshabituée des diligences de ce pays, voilà trois ans que je n'y allais plus. MG[2] *a été vexée de notre départ. Fait le voyage avec Vincentelli*[3]*. Déjeuné à Luri chez le matonère*[4]*. Rien mangé. Albert*[5] *était arrivé de Bastia, mais il était monté à pied, ce qui a fait que nous ne nous sommes pas vus à la marine. Enfin nous voilà chez l'oncle Félix*[6] *qui est très étonné de notre arrivée. La maison de l'oncle est très grande, les appartements vastes, tout dénote une bonne et ancienne famille*[7]*. Fait une promenade, visite le jardin et le*

---

[1] C'est ainsi qu'Elvire s'adresse au journal intime qu'elle a tenu de janvier 1885 à août 1887.

[2] Il s'agit probablement de Maria Dolores « Mamia » Giovannetti née Pocaterra ; née en 1821 elle a donc 64 ans. Elle s'éteindra à Tomino en décembre 1886

[3] Est-ce le cocher ou un voisin ?

[4] Mot inconnu.

[5] François Antoine Albert Tomei, né à Luri en 1859, fils de Dominique Tomei et de Marie-Nina née Giuseppi (1823-1864), sœur de Félix Giuseppi – voir 6.

[6] Félix Giuseppi (1821-1894) est veuf depuis 1881 d'Emma, baronne belge de Woff de Moorsel., est le deuxième fils d'Antoine Giuseppi (1793-1852) et de son épouse et cousine, Marie-Hélène Giuseppi, rentrée de sa Trinidad natale.

[7] Le *palazzu* des Giuseppi existe encore mais fait l'objet aujourd'hui d'un remaniement drastique, mené par le nouveau propriétaire, architecte. Elvire en fait ses éloges mais le *palazzu* n'a pas toujours été aussi confortable ; lisez seulement la lettre que Félix adressa à son père en 1846 avant d'y inviter pour la première fois sa nouvelle épouse : « Mettez-vous en campagne pour ce que vous savez. Je m'en rapporte absolument à vous pour les réparations et améliorations à faire soit à la maison soit dans les jardins. (...) Je n'ai jamais vu une maison aussi mal distribuée que la nôtre ; il n'y a pas même une salle à manger pour l'hiver. Je ne pense pas que vous vouliez destiner à cela ce que vous appelez vous autres le petit salon (ça me fait rire) qui n'est rien autre chose à mes yeux qu'une petite chambre destinée aux domestiques et paysans. En été encore on peut manger dans la grande salle d'en bas mais à condition de faire disparaître tous ces vieux meubles et y faire mettre pour buffet ce que Henri a fait faire comme

pavillon. Mange des oranges, cueilli des fleurs. Couchée à neuf heures et demie.

27 vendredi

Mal dormi, les puces m'ont bien ennuyée. Temps splendide. Fait une visite à ma commère[8]. Albert est toujours avec nous, il est très aimable. Domingue F[9] a déjeuné avec nous, il est gentil quoiqu'un peu entiché de sa fortune. Promené avec Monsieur Pierretti[10], Albert et l'oncle. Visite l'église[11] qui est jolie, le cimetière. Rentrés pour le dîner. Veillé jusqu'à neuf heures et demie. Monsieur Tomei[12] est venu hier et aujourd'hui dans la soirée. Me voilà de nouveau dans la chambrette que j'occupe avec ma sœur.

J'écris dans mon lit. Dieu que je suis dépaysée et que j'ai hâte d'embrasser ma mère aimée, j'ai le sick home[13] *! Demain nous comptons aller à Pino. L'oncle Henri[14] est venu. On frappe, la bonne vient me porter la bouillotte de l'oncle et me demande de sa part si je n'ai besoin de rien, et cela parce que je me suis plainte de vertiges qui n'ont pas duré longtemps. Je l'ai remerciée.*

28 samedi

Réveillée de bon matin. Tout est préparé pour le départ. Mademoiselle Pierretti[15] vient nous dire bonjour. Nous montons en Tilbury, tante M et Jeanne[16] dans celui d'Albert, Amélie et moi dans celui de Fortunato[17]. Nous faisons un voyage très gai. J'ai un peu conduit quoique le temps soit à la pluie, il n'en tombe pas une seule goutte. Avant d'arriver au couvent, il y a une bonne montée à faire à pied. Nous arrivons au couvent sans accident. Je fais une petite prière dans l'église et je dépose sur l'autel de la Sainte Vierge les violettes cueillies pendant le trajet. Nous déjeunons sur l'herbe sous un arbre, l'appétit aiguisé par le grand air et toujours sur le qui-vive, craignant la visite des moines qui se seraient scandalisés de notre déjeuner gras, un vendredi de carême et quatre temps. Après le déjeuner, notre cousin, qui est charmant, nous invite à pousser jusqu'à la tour de Sénèque. Erreur historique, Sénèque n'est pas mort à Luri mais à Rome. Il a séjourné quelques années dans cette tour. Nous voilà en chemin, laissant Jeanne et tante M en bas. La montée est plus que scabreuse, un vrai sentier de chèvres au milieu du maquis. Je m'en tire avec honneur mais Amélie a toutes les peines du monde à atteindre les sommets. Albert est obligé de la traîner au bras. Nous voilà en haut de cette célèbre tour d'où l'on embrasse le plus bel horizon qu'il soit possible. Le grand homme eut sous les yeux la nature la plus belle, le terrain le plus accidenté, l'horizon le plus pur, en un mot un des plus beaux paysages que Dieu dans sa grandeur ait créés pour toucher, subjuguer le cœur de l'homme. « D'un côté la mer, la route nationale qui traverse nos montagnes et qui forme de superbes dentelures, des vignes, des rochers, de grands prés s'avancent vers la mer. Puis d'un autre côté, un immense précipice, gouffre béant qui vous attire et vous donne le vertige. De hautes montagnes, une nature abrupte, belle et accidentée »[18].

Malheureusement la pluie vient mettre un terme à notre contemplation et nous fait souvenir qu'il faut redescendre. La poésie, l'idéalisme s'envolent à tir d'ailes, il nous faut quitter notre belle hauteur d'aigle, nos régions éthérées. Albert reprend son fardeau et Amélie qui n'a rien vu a de la peine à suivre le chemin. Grand Sénèque, tu as été bien inspiré en choisissant ton nid. La mort est belle quand on expire en contemplant les beautés du Créateur. Ton dernier soupir a dû être bien doux et ton adieu au

---

bibliothèque par Jacques Toussaint. Ce buffet, achevé avec des chaises présentables tout autour de la salle, une table à manger au milieu couverte d'une toile cirée, des rideaux ordinaires à la croisée, la porte et la salle peinte à neuf, formeraient une belle pièce d'entrée servant en même temps de salle à manger. En hiver nous serons obligés je crois de manger dans la salle au premier. Cet étage a besoin comme le rez-de-chaussée d'être mis tout en neuf. De la grande chambre vous devez en faire votre chambre à coucher de vous et Maman.... » . (—) Si Dieu seconde ma vue et me donne ma santé je parviendrai à faire de notre Luri un séjour assez agréable et à ne pas vivre comme sauvages, des esclaves presque, ainsi qu'on a fait jusqu'ici ».

[8] ? Marraine.

[9] Dominique Franceschi (1864-1945). Charles Galland, devenu seul propriétaire de la concession de mine d'antimoine à Pastina di Meria, meurt en avril 1884. Peu de temps avant son décès cet ingénieur anglais institue son ami, Antoine-Christophe Franceschi, père de Dominique, son héritier et légataire universel. Le fils doit attendre encore quelques années pour entrer dans sa « fortune » ; son père décède en 1893. Pour rappel, Félix Giuseppi est propriétaire de la mine d'antimoine de Luri.

[10] En réalité Piereetti, nom très répandu à Luri. Rien ne permet de repérer cette personne.

[11] L'église piévane Saint-Pierre.

[12] Dominique Tomei (1820-1893) époux de Marie Nina Giuseppi et père d'Albert.

[13] En anglais on dit « *home sickness* », mal du pays.

[14] Henri Benoît Nonce Giuseppi, frère aîné de Félix et Marie Nina. Né en 1820 il passe une dizaine d'années de sa jeunesse à Trinidad ; il gère les biens agricoles et miniers de la famille à Luri et Meria ; il meurt célibataire en 1902.

[15] Voir 10.

[16] Sans doute Marie Marguerite de Jésus Giovannetti (1846-1932) jeune veuve de son propre oncle François Sylvestre Giovannetti, « l'Amiral » (1822-1875) et sa fille Jeanne Marie-Toussainte Giovannetti (1875- ?).

[17] Fortunato Jean Nucci, né à Siena en 1857, épouse Andriette Giuseppi de Meria. Il est venu à Luri sans doute comme employé de la mine d'antimoine de Castello di Luri exploité par Félix Giuseppi.

[18] L'origine de cette citation n'est pas connue.

monde bien joyeux. Tu sentais, tout répétait autour de toi, que l'homme a,là-haut, un nid, une place plus belle que toutes les beautés du monde !
Nous arrivons à la grand-route tout trempés de pluie, de sueur et de boue. Bien heureux si nous n'attrapons un gros rhume. Notre retour est moins gai que l'aller et notre voyage à Pino est tombé dans l'eau. Ma commère Jeanne nous a emprunté des effets de rechange et nous descendons dîner grotesquement habillées. Moi qui aime tant les aventures : en voilà une très amusante à raconter. Si j'avais pu faire cette ascension avec une personne aimée ! contempler cet horizon, déverser le trop plein du cœur dans un cœur ami ! un autre soi même, quel bonheur ! Qu'y a-t-il de plus pur, de plus parfait que l'amour ! Et ces plaisirs, ce bonheur ne les goûterais-je donc jamais ?[19]
Envoyés nos robes à ma commère, elles ont grand besoin d'un coup de fer, et, qui sait si elles reprendront jamais leur fraicheur. Couchées à neuf heures et demie, harassées de fatigue ».

La date et l'auteur du deuxième récit ne sont pas identifiés avec précision mais, s'agissant d'un vieux document récupéré avec beaucoup d'autres, piétiné dans les ruines du *palazzu* des Giuseppi à Piazza di Luri il est fort à croire qu'on est en la présence d'une œuvre de Marie Giuseppi, fille aînée de Félix Giuseppi et de la baronne belge Emma de Wolff de Moorsel. L'écriture élégante semble confirmer cette hypothèse. Marie quitte Luri en 1870, peu de temps après son mariage à l'âge de vingt ans avec le comte Mathieu Pozzo di Borgo en avril de cette année et la mobilisation de Mathieu dès le début des hostilités de la guerre franco-prussienne ; donc, elle l'aurait rédigée avant cette date.

La lecture n'en est pas facile, parfois impossible ; on déplore des ratures, des corrections, des tâches d'eau, et il se peut qu'une deuxième page manque. Le texte intégral est donné ici, mêmes les paragraphes qui posent problème.

« Expédition au couvent de Saint-Nicolas

Quatre heures sont attendues avec impatience par quelques jeunes filles. Lorsque enfin cette heure sonna, alors, lestes comme on l'est à cet âge, elles se dirigèrent avec précipitation vers la cour où les chevaux les attendaient. Que d'éclats de rire, que de joyeuses paroles avant que la petite troupe ne fut prête, c'est une qui a peur, c'est l'autre qui ne peut contenir son cheval. Enfin la petite société part. Dieu veuille qu'elle revienne aussi gaie. Insouciantes comme des enfants, elles jouissent du présent sans se préoccuper des obstacles qu'elles peuvent rencontrer dans leur excursion à l'ancien couvent de Luri protégé par Saint Nicolas.

Les mauvais chemins ne tardèrent pas à être rencontrés, tantôt c'était une montée affreuse puis une descente rapide hérissée de pierres roulantes. Plus loin, à leur droite, un énorme précipice tandis qu'à gauche, coule un limpide ruisseau, prenant sa source dans une montagne dont la cime semble vouloir atteindre le Ciel. Tel est le spectacle tout à la fois terrible et imposant qui se donne devant elles et arrête pour quelques instants après tant d'émotions de tout genre.

Les voilà arrivées en haut de la montagne. Nos jeunes cavalières descendent de cheval et sont reçues par le vertueux vicaire du village et un moine qui leur fait les honneurs du couvent. On commence par visiter la chapelle ; ses murs ne sont pas comme les riches églises de nos villes, ornées de tableaux magnifiques, de statues du plus beau marbre, de bannières richement brodées. Non, rien de cela, une humble croix de bois, une pauvre image de la Divine Mère de Dieu sont les seuls ornements de la chapelle

Cependant le chœur conserve quelques restes de son ancienne beauté ; le tabernacle est remarquablement sculpté de petites statuettes, l'embellissant. Un tableau qui est l'œuvre d'un grand maître, assure-t-on, est placé sur l'autel. Mais une grande émotion attendait toute cette jeunesse, elle aperçoit au-dessus d'un confessionnal une véritable tête de mort qui leur rappelle, au milieu de cette partie de plaisir, que l'homme n'est que cendre et poussière et qu'elles aussi seront un jour dans le même état que cette tête qu'elles regardent avec horreur.
En sortant de la chapelle on visita la sacristie, le réfectoire, les cellules des religieux. Tout a bien besoin de repeinture car depuis 1793 le couvent n'est plus habité. Deux cellules sont seules réparées pour les bons religieux. Tout leur mobilier consiste en une petite couchette, un banc (–), mais, chose remarquable, dans les coins et recoins du couvent règne une propreté admirable.

En approchant d'une des fenêtres nous fûmes charmées par le magnifique panorama qui se déroulait devant nous. Au loin, c'était la mer doucement agitée et qui semble se réunir au ciel. Çà et là sont groupés de hauts villages dont les paisibles habitants s'occupent à cultiver leurs champs. A droite est une grande montagne couverte

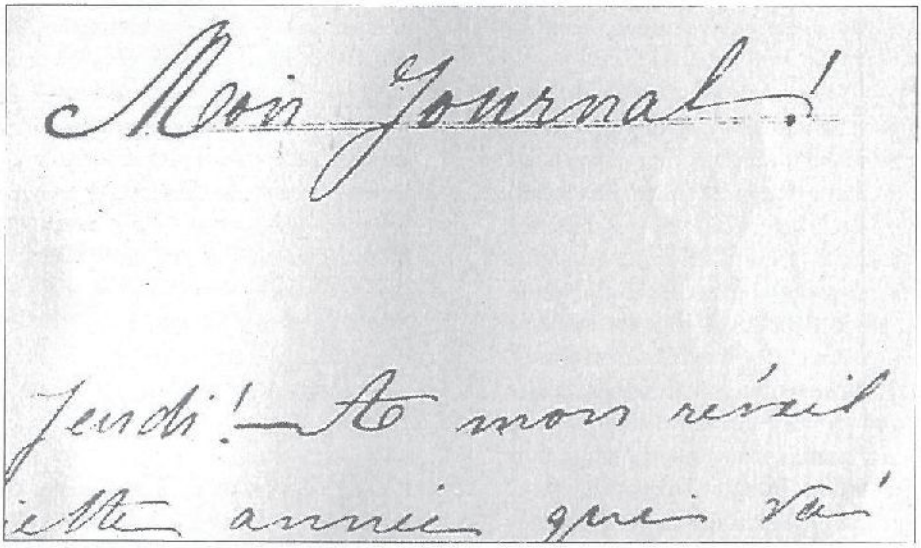
[19] Elvire se mariera en 1887 à Hector Santi, planteur à Porto Rico et membre d'une famille originaire d'Erbalunga. Ce mariage « arrangé » laissera une descendance ; Elvire avait hésité de s'engager dans cette aventure, pensant plutôt à son cousin Albert Tomei. Mais Albert mettra fin à son rêve en arguant qu'il était trop jeune ; pourtant, en 1887 il avait 28 ans, pour ainsi dire le même âge qu'elle.

de verdure, à gauche un cône au sommet duquel sont les ruines d'une tour habitée par Sénèque.

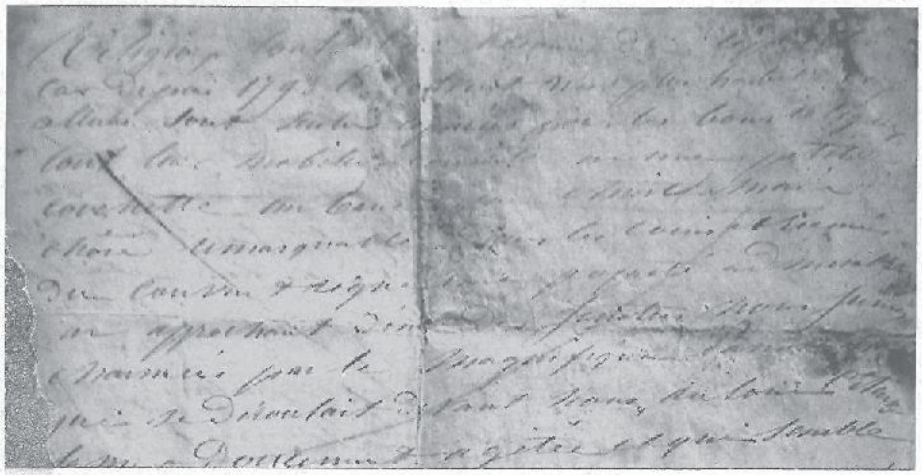
C'est sous le règne de l'empereur Claude que Sénèque fut exilé et y resta environ huit ans. Rien de plus remarquable que les lettres qu'il écrit à Helvia, sa mère, pour la consoler : il lui dit « je suis heureux par la culture des lettres et par la philosophie
« Quelques lignes illisibles »

Et c'est dans ce couvent (---) de St François (---) à la gloire du Seigneur, vous qui avez abandonné et vos familles et vos fortunes pour apprendre à cette population à aimer et à servir le Dieu du Ciel et de la terre
En continuant à parcourir le couvent on nous fit passer dans une pièce où à notre grande surprise et à notre grande joie une table était couverte de fruits, de gâteaux. Après y avoir fait honneur et remercié les bons pères il fallut songer au départ, le soleil avait déjà disparu derrière la montagne. Nous remontons à cheval (---) digne vicaire, les moines. Nous (---) ».

∞ oOo ∞

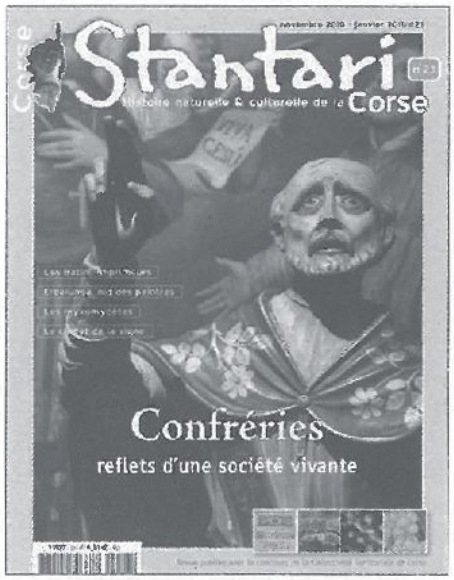


L'écriture d'Elvire Torre
et celle de l'auteur anonyme



COMPTES-RENDUS

Bruno Indekeu : « Erbalunga, nid des peintres » in Revue Stantari n° 23, novembre 2010 – janvier 2011.



Dans un registre plus récent, voilà une intéressante approche sur les nombreux artistes -une cinquantaine au total- qui ont peint le village d'Erbalunga, au point de lui donner le surnom de « nid des peintres ». De l'anglais Edward Lear en 1868, jusqu'aux artistes plus contemporains tels que Pierre Bach et Marc Bardon (ces deux derniers s'y étant même installés dans les années 1930), en passant par le japonais Kamesuke Hiraga ou l'écossaise Anne Redpath, l'auteur nous présente quelques uns des principaux peintres ayant sorti leur palette près du pittoresque port de la commune de Brando. L'article, amplement illustré, dresse un panorama complet sur la question. **JCL**

Erratum

NDLR : Une malencontreuse erreur de fichier informatique s'est produite au moment de la mise en page de l'article de notre ami Michel Casta, « Le couvent des Bénédictines d'Erbalunga : formation d'un patrimoine et gestion des biens, 1862-1932 », publié dans notre dernier numéro (n° 32), à la page 2. La vue intérieure n'est pas celle de l'église conventuelle des Bénédictines mais celle de S. Jean Baptiste de Bastia ! Vous trouverez ci-dessous les photos correspondantes. Avec toutes nos excuses, en particulier à l'auteur.

Erbalonga, église conventuelle des bénédictines

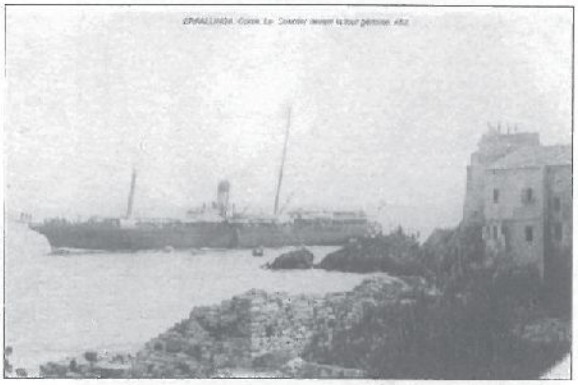
LES PREMIERS TOURISTES ET VOYAGEURS À BRANDO (1835-1925)

Bruno Indekeu

Ces derniers temps l'histoire du voyage en Corse est incontestablement « à la mode ». *Le voyage en Corse : anthologie de voyageurs de l'Antiquité à nos jours,* publié en 2009 par Michel Vergé-Franceschi ne comporte pas moins de 1236 pages. Marie-Jean Vinciguerra a sorti en 2010 ses *Chroniques littéraires. La Corse à la croisée des XIX^e^ et XX^e^ siècles*, (Ajaccio, éditions Piazzola), avec entre autres un récit de Gustave Flaubert. Véronique Emmanuelli de son côté a écrit un *Carnet de voyage de touristes anglais*, série d'articles publiée en été 2010 dans Corse Marin. A en croire Ugo Pandolfi dans *La vendetta de Sherlock Holmes* (Ed. Albiana, 2010), même ce détective célèbre a séjourné en Corse.... Notre modeste contribution à ces publications sera de vous faire « rencontrer » quelques touristes et voyageurs à Brando entre 1835 et 1925.

Réseau routier et moyens de locomotion

Vers 1850 la commune de Brando devait être bien isolée du point de vue de la communication. Pour rejoindre Bastia ou Sisco, pas de route, mais uniquement des sentiers tout juste bons pour des mules, et certainement pas pour des calèches ou des diligences. Le petit port d'Erbalunga ne pouvait recevoir les grands bateaux à vapeur qui avaient commencé à circuler depuis quelques temps. La photo ci-dessous pourrait induire en erreur, mais il faut croire que le capitaine de ce bateau était originaire d'Erbalunga et aimait saluer ses parents en rasant de près leurs domiciles !



Napoléon III s'acharna à améliorer le réseau routier et la distribution du courrier grâce à un service régulier de diligences, au point qu'en 1860 la Corse devint le département français où l'effort financier de l'Etat pour la construction des routes fut le plus important; de sorte que la plupart des villages et hameaux de l'île furent convenablement desservis par un réseau de 400 kilomètres. Dans le même temps, on achève le réseau des routes principales qui est porté à 1.000 kilomètres. Vers 1860 l'administration des Ponts et Chaussées se borna néanmoins à relier Bastia à Luri et à Rogliano, frappant d'interdit toute la côte occidentale du Cap. L'opposition dans les villages de cette côte se concentra autour du Dr. Antoine Piccioni (1808-1880) de Pino, maire de Bastia (1865-1870), qui réussit grâce à des souscripteurs privés à réaliser la liaison Luri-Pino-Minerbio. Ce n'est que vers 1874 que l'Etat réalisa la route entre Macinaggio et Saint-Florent. En 1868 le peintre Edward Lear avait remarqué que la route Bastia-Luri, n'était terminée que jusqu'à Brando[1] .

Comment voyageait on sur les routes du Cap ? Avant l'ouverture de la route nationale, il fallait se contenter d'un cheval ou d'une mule. Prosper Mérimée, parti en 1839 de Bastia à Luri, revint....à pied, ayant trop fatigué sa monture...

Mais, une fois la route nationale ouverte, Miss Campbell peut annoncer : « *Le véhicule le plus en usage parmi les paysans est une charrette à deux roues recouverte, tant bien que mal, d'une toile fixée sur des cerceaux, trois ou quatre sièges ou planches sur lesquelles s'entassent neuf, douze ou quinze personnes, le tout traîné par deux mules. Le plaisir de se faire voiturer dans cette primitive et très rustique diligence particulière, selon toute apparence, à Bastia ne coûte que quelques sous*[2]. »

Il faudra attendre les années 1885 avant d'entendre parler d'une diligence, desservant le Cap. En 1886 un guide touristique, édité par la maison d'édition Karl Baedeker à Leipzig signale qu'on peut faire de Bastia une excursion particulièrement intéressante dans la presqu'île du

[1] Michel Vergé-Franceschi, *Histoire de Corse*, 1996, t. II, p. 467 ; Camille Piccioni, *Histoire du Cap Corse*, Paris, 1923, p. 210-211 ; Edward Lear, *Journal of a landscape painter in Corsica*, 1870, p. 208.

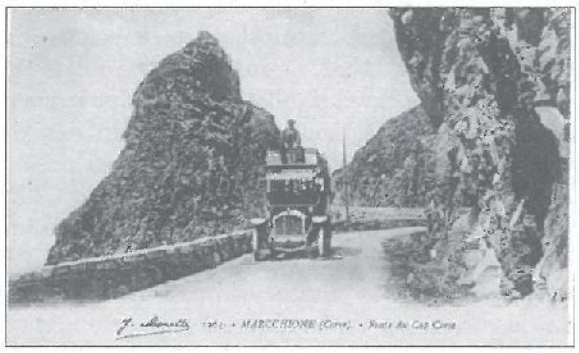
[2] Th. Campbell, *Notes sur l'île de Corse en 1868*, Ajaccio, 1872, p. 72.

Cap Corse, en prenant la diligence Bastia-Rogliano, qui rallie les 40 kms en 5 à 6 heures, et qui coûte 12 Francs[3].

L'anglais Charles Bertram Black (décédé en 1906) nous livre bien plus de détails dans son guide, édité en 1892. De Bastia, où un hôtel coûte 8 à 10 francs, les bateaux à vapeur rallient Marseille en 18 heures (28 frs, repas inclus) et Nice en 12 heures (30 frs, repas non inclus). En prenant le train, on peut rejoindre Corte et Aleria. A partir d'Aleria, on continue en diligence vers Bonifacio, Sartène et Ajaccio. Il y a des diligences vers le Cap Corse, qui pour 6 ou 5 frs vous y mènent en 7 heures ; ainsi que vers Calvi, 13 ou 10 frs, en 12 heures de temps. La diligence du Cap s'en va sur Rogliano (4 ou 3 frs, pour 6 h de route) ou à Morsiglia (5½ ou 4½ frs, pour un périple de 8 h). Il semble y avoir un arrêt pour la grotte de Brando, mais, de toute façon, il y en a un à la marine de Sisco ainsi qu'à Porticciolo. A Santa Severa, on change les chevaux et les passagers prennent le petit-déjeuner à l'auberge. Ici les chemins de certains se séparent : une partie continuera sur Rogliano, tandis que d'autres iront à Pino, tout en traversant Luri et le col de Sainte-Lucie. La diligence qui continue vers le nord fait une halte à Macinaggio, avant d'entamer la montée sur Rogliano. A Ersa on trouvera une auberge, puis l'hôtel à Morsiglia. Nous supposons que la diligence passait la nuit à Morsiglia, et qu'on ne continuait que le lendemain, en descendant sur Pino, Nonza et Farinole, puis en remontant sur Bastia via Patrimonio[4].

Malgré l'accès par la route, le Cap reste peu accessible. En 1888 on envisage de relier Bastia à Macinaggio par un chemin de fer. En 1896 on se contente d'un projet de *tramway* à vapeur entre Bastia et Erbalunga. Ni l'un ni l'autre ne se réaliseront. Le 24 septembre 1903 une convention est signée entre le département de la Corse et les sieurs Casanova et Nobili, ayant pour objet de concéder à ces derniers la construction et l'exploitation d'une ligne de chemin de fer, d'intérêt local, de Bastia à Erbalunga, mais en 1912 il s'avère que, non seulement le projet a été coulé, mais aussi qu'un litige existe entre les deux parties. En septembre 1913, se tient, au conseil général de la Corse, une discussion sur un projet de construction d'un tramway électrique entre Bastia et Morsiglia, ou Erbalunga (*Tramway du Cap*), qui lui non plus, n'aboutira pas[5].

Vers 1908 apparaissent les premières bicyclettes sur les routes du Cap, puis les premières voitures, dont celle de Tito de Caraffa. Encore un peu plus tard les autocars des postes, et finalement ceux de la Compagnie PLM en saison touristique.



Les premiers autocars en Corse (vers 1910)

Les premiers récits de voyage, peu avant 1840

Vers 1837, Antoine Claude Pasquin, dit M. Valéry (1789-1847), passe par Erbalunga. Cet écrivain, né à Paris, fut l'un des conservateurs des bibliothèques de la couronne, puis bibliothécaire du château de Versailles. Il est connu par ses *Voyages* et ses *Guides*, parmi lesquels : *Voyage en Italie, guide du voyageur et de l'artiste* (1838). Il écrit : *« Je ne puis oublier un déjeuner très agréable fait à* Erbalunga, *village maritime, dans une des familles de marins du Cap-Corse, si intéressantes par leurs mœurs laborieuses et leur aisance bien acquise. Les marins d'Erbalunga étaient en course : nous fûmes reçus très-cordialement par la mère, vieille corse, expressive, pittoresque, et ses deux filles d'une éducation* distinguée , *l'une jeune femme, charmante, nouvellement mariée , l'autre sur le point de l'être , et de la physionomie la plus fine, la plus jolie, relevée par un élégant foulard de Livourne. Les appartements propres, brillants, bien exposés, étaient peints à l'italienne, et la mandoline, instrument populaire en Corse, posée sur un canapé, faisait remonter aux traditions sarrasines. La jolie cascade de Brando, tombant d'une trentaine de pieds, et à une demi-lieue d'Erbalunga, mérite que l'on se détourne pour observer ses agréables effets. La Madone de Lavasina, célèbre pèlerinage, la Notre-Dame de Lorette de Corse, est visitée au mois de septembre par les marins et les paysans, qui s'y rendent de loin, à travers*

[3] Karl Baedeker (ed.), *Le midi de la France depuis la Loire et y compris la Corse. manuel du voyageur,* 1886, p. 433.

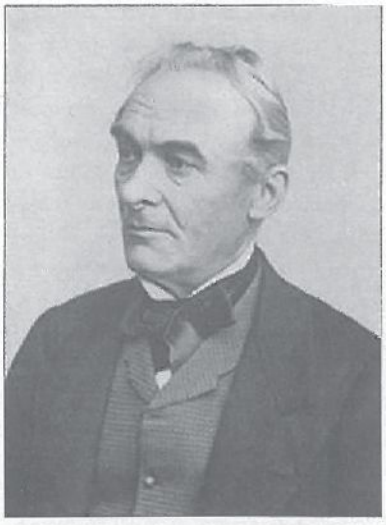
[4] Charles Bertram Black, *Itinerary through Corsica by is rail, carriage and forest roads*, Edinburgh, 1892.

[5] Janine Serafini-Costoli e.a., *Bastia, Regards sur son passé,* Bastia,1983 ; *Annales des ponts et chaussées: Mémoires et documents relatif à l'art des constructions et au service de l'ingénieur,* n° 82, 1912, p. 534.

d'affreux chemins et pieds nus. De nombreux ex-voto de naufragés et d'autres malheureux secourus, sont suspendus aux murs de l'église... »[6].

Le géographe (Pierre Augustin) Eusèbe Girault de Saint-Fargeau (1799-1855) avait déjà publié le *Dictionnaire de la géographie physique et politique de la France et des colonies* (1826) et *Le Guide pittoresque portatif et complet du voyageur en France* (1834), avant d'arriver en Corse. En bon géographe, il remarque surtout ce que la nature offre de remarquable. Ainsi, pour Erbalunga, il mentionne en 1838, dans sa *Description du département de la Corse*, la jolie cascade d'une hauteur de 30 pieds; en revanche l'auteur ne dit rien du village marin.

Prosper Mérimée, né le 28 septembre 1803 à Paris et mort le 23 septembre 1870 à Cannes, surtout connu comme écrivain, est également un historien et un célèbre archéologue. Après avoir fait des études de droit, il se livra bientôt tout entier à la littérature. Il entra pourtant dans l'administration des ministères du Commerce et de la Marine et succéda enfin à Ludovic Vitet en 1834 aux fonctions d'inspecteur général des Monuments historiques, ce qui lui permit de poursuivre en toute liberté ses travaux littéraires, auxquels il doit sa précoce réputation. Ce poste lui donna en outre l'occasion de faire dans le Midi, l'Ouest, le Centre de la France et la Corse des voyages d'inspection, dont il publia les relations (1836-1841). En 1841 il publie *Colomba*, nouvelle qui se passe à Pietranera.



Prosper Mérimée

[6] M. Valéry (pseudonyme pour Antoine Claude Pasquin), *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe, et en Sardaigne*, Paris, 1837, p. 33-34.

Du 16 août au 7 octobre 1839, l'inspecteur des monuments sillonne la Corse en tous sens. Il visite le Cap Corse en fin de voyage (le 6 octobre) et ne fit qu'un aller-retour Bastia-Luri, à cheval et par des chemins « affreux ». En passant, il s'arrête quelques instants à Erbalunga pour déchiffrer une inscription (romaine ?) sur une pierre gravée, servant de linteau à la porte d'un jardin. Le retour se passe moins bien. Mérimée a tellement épuisé son cheval à vouloir grimper jusqu'à la tour de Sénèque, que la pauvre bête n'en peut plus. Mérimée est obligé de mettre pied à terre et il rentre d'Erbalunga à Bastia en tenant son cheval par la bride. Il écrira : « *enfin la gymnastique qu'il m'a fallu mettre en usage pour porter mon cheval d'Erbalunga à Bastia* »[7].

Le premier site touristique du Cap : la « grotte de Brando » (1841)

Philippe Ferdinandi est né à Pozzo-Brando le 19 février 1789 et y est décédé le 24 juillet 1870, à l'âge de 81 ans. Son oncle, le général Toussaint Ferdinandi, était au service du Royaume des Deux-Siciles dans l'armée du Génie de 1757 à 1818. C'est probablement lui qui a pris le jeune Filippo sous ses ailes. Ce dernier fit ses études à l'école polytechnique du Royaume de Naples en 1806, puis fut lieutenant, après capitaine au deuxième bataillon de Sapeurs Mineurs napolitains (1809-1814). Ensuite il démissionnera (1814) du service de Naples pour passer à l'armée française. De 1814 à 1837 il exerça ses fonctions d'officier du corps du Génie en Corse, successivement à Corte, Bastia et Bonifacio. A la suite de sa retraite (1837) il se retira dans son village natal[8].

Les grottes de Brando furent découvertes fortuitement en 1841 par ce commandant Philippe Ferdinandi, riche héritier d'une grande famille de Brando, lors de travaux sur sa propriété. Les coups portés contre la roche avaient mis à jour une cavité dont l'intérieur était tapissé de cristaux translucides. Comme décrit dans le bel article écrit par les époux Cranga (que nous citerons plus bas), l'idée vint de suite au commandant Ferdinandi de faire partager sa découverte aux hôtes de marque qu'il recevait dans sa propriété. Il fit aménager une promenade souterraine avec des allées dallées et des escaliers de pierre. C'était un réel précurseur

[7] Prosper Mérimée, *Notes d'un voyage en Corse*, Paris, 1840, p. 35 ; *Correspondance générale: 1836-1840 [de Prosper Mérimée]*, Paris, 1964, p. 291-292. Plus en général : Jean Autin, *Prosper Mérimée, écrivain, archéologue, homme politique*, Perrin, Paris, 1983.

[8] Dominique Agostini, *Les Ferdinandi de Pozzo-Brando, et en particulier le commandant Philippe Ferdinandi*, in : A Cronica, n° 18, p. 15-16.

au niveau national, et en Corse bien entendu, où il est le seul à avoir imaginé un parcours souterrain. Il fit aussi bâtir de toutes pièces un jardin d'agrément autour de la dite cavité. Ferdinandi fit faire d'autres travaux entre 1844 et 1848 : dégagement de la grotte, esplanades, chemins, jardins, murs etc. Un couple, le jardinier et sa femme, faisaient visiter la grotte qui devint rapidement le passage obligé pour tous les Bastiais et les hôtes de marque. Les "Grottes de Brando" ont eu une grande renommée, car elles ont été exploitées commercialement probablement jusqu'au début de la Première Guerre mondiale. Tombées en désuétude durant l'entre-deux-guerres, elles ont été pillées et peu de choses subsistent aujourd'hui des splendeurs décrites autrefois. Située au lieu-dit « A Mermuragia », elles furent fermées au public à partir de la fin de la deuxième guerre mondiale. La grotte se trouve au dessus des « Glacières de Brando », anciennement moulin.

La première description scientifique de la grotte date de 1843. Elle est de la plume du docteur Antoine Mattei, né à Cagnano en 1817, qui, après avoir débuté sa carrière professionnelle à Bastia comme directeur du service des accouchements de l'hôpital civil, « monta » à Paris, pour y décéder en 1881. Il était alors membre honoraire et ancien président de la société des médecins praticiens de Paris, et publia divers articles médicaux. Il resta néanmoins attaché à la Corse, car il publia en 1867 le livre *Proverbes, locutions et maximes. Aux sources de la sagesse populaire* (reprint Albiana, 2008) et il fit don de sa bibliothèque personnelle à la bibliothèque de Bastia[9].

Un fragment de la description du Dr. Mattei de la grotte fut publié par E. Bouchez en 1844 dans la nouvelle *Benedetta ou la grotte de Brando* (Bastia, 1844). Etienne Bouchez, diplômé en 1815 à l'Ecole Normale, section Lettres, de Paris, était Inspecteur de l'Académie de Corse, chargé de rendre populaire la langue française en Corse, par le biais de l'instruction.

Pendant une dizaine d'années, on n'entendit plus parler de cette grotte, mais, à partir de 1854, elle devint incontournable dans tout récit ou guide de voyage. Le premier auteur de passage est Ferdinand Gregorovius (1821–1891), historien allemand, qui, après avoir enseigné pendant de nombreuses années, s'était établi en Italie en 1852 et resta dans ce pays pendant plus de vingt ans. Il s'était spécialisé dans l'histoire médiévale de Rome, et fut nommé « citoyen de Rome », le premier en date de la ville. Il retourna finalement à Munich, où il mourut. En 1854 il fit éditer à Stuttgart un livre sur la Corse, traduit en anglais en 1855 et en français par le linguiste Pierre Mathieu Lucciana (1832-1909). Nous citons la version anglaise : « *In one of the rocks on the coast is the beautiful stalactite cave of Brando".* Gregorovius visite la grotte et discute avec Ferdinandi, dont l'auteur atteste qu'il est un *"humanistic socialist, and country gentleman of great but silent influence for good"* et qu'il lit le « Journal des Débats »[10].

Victor Adolphe Malte-Brun, géographe né à Paris en 1816, y décéda en 1889. Il professa au collège de Pamiers (1838) et à Paris (1848-60), et devint Secrétaire général de la Société de Géographie (1855). Selon lui, Bastia ne réserve pas beaucoup de surprises, mais *« Nous devons faire cependant une exception en faveur de la belle et magique grotte de M. Ferdinandi, la grotte de Brando : Palais des Mille et une nuits ; une des choses les plus admirables qu'on puisse voir au monde »*, tandis qu'un ouvrage anglais, de la même époque, signale: *"the Grotto of Brando, celebrated in Corsica; a very beautiful stalactitic cave, though of small dimensions, opening with its entrance towards the sea in the lovely garden of M. le Commandant Ferdinandi"*[11].

Vers 1859, le comte Tiburce Colonna-Ceccaldi (1832-1892), diplomate et publiciste français, visite Erbalunga et la grotte Brando. Plus tard il sera consul à Chypre (1866-1872) et en Albanie (1872-1878), ministre plénipotentiaire en 1880, finalement Conseiller d'Etat. Ce n'est qu'en 1889 qu'il relatera sa visite à Erbalunga : « *27 octobre. Sur le chemin, des montagnards à cheval, la coiffure nationale, sorte de bonnet phygrien en laine brune, sur la tête, et le fusil en bandouillière, sans oublier la cartouchière sur le ventre et la gourde au flanc ; puis des villageoises, souvent accortes, fichu sur le sein et, sur la tête des corbeilles d'oranges, de citrons, de raisins, qui nous saluaient au passage d'un gai bonjour : Eviva !* » Dans le parc de la grotte de Brando il remarque : cyprès, pins, lentisques, jujubiers, myrtes et lauriers roses[12].

---

[9] *Mr. Le Dr. Mattei, ses titres et ses travaux jusqu'au 1er mars 1860*, 1860, p. 7 : « *Aperçu sur la minéralogie et la géologie du Cap Corse et description de la grotte de Brando. Mémoire présenté avec des échantillons à Marcelle de Serre, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Montpellier; 1843* ».

[10] Ferdinand Gregorovius, *Corsica in its picturesque, social and historical aspects*, 1855, p. 152-155. La traduction en français dans B.S.S.H.N.C, 1883, n° 33-34 ; 1884, n° 45-46.

[11] Victor Adolphe Malte-Brun, *La France Illustrée, Géographie, Histoire, Administration et Statistique. Corse*, 1855, p. 23; John Murray (ed.), *A handbook for travellers in France*, 1858, p. 580.

[12] Le comte Colonna-Ceccaldi, *En Corse il y a trente ans*, in : Nouvelle Revue, 1889 (n° 5), p. 66.

L'abbé Jean-Ange Galletti (Lucciana 1802-Bastia 1866), gardera de son adolescence, passée dans les ruines de la cité de Mariana, une passion affirmée pour la découverte historique. Devenu prêtre, à l'image de nombreux ecclésiastiques, et doté d'un talent certain de dessinateur, il publie avec l'aide de Napoléon III en 1863 son *Histoire Illustrée de la Corse* qui *a contrario* des ouvrages du genre, présentera plus de 300 dessins nés du crayon de l'auteur, abordant faune, flore, paysages, monuments, villages et cartographie des golfes et des ports. Galletti cite la description de la grotte de Brando par le dr. Mattei dans la nouvelle Benedetta de E. Bouchez., et dessine (p. 96) une vue extérieure de la grotte. Fièrement il ajoute que « *Dernièrement encore le prince Napoleon et la princesse Clothilde ont honoré cette grotte de leur présence* ». Cette visite date du 9 octobre 1862 et est relatée le lendemain dans « L'Observateur Corse ». Il s'agit ici de Napoléon Joseph Charles Paul Bonaparte (Trieste 1822-Rome 1891), dit « Le Prince Jérôme », cousin de Napoléon III, et qui joua un rôle politique important sous le second Empire. En 1859 il avait épousé à Turin la Princesse Clotilde de Savoie (1843-1911), fille du Roi Victor-Emmanuel II d'Italie (1820-1878) [13].

En 1864 le journaliste de la « Revue de Marseille et de Provence » témoigne : *La personne qui fait visiter la grotte de Brando, depuis sa découverte, nous a montré une stalactite qui, depuis vingt-cinq ans, n'a cru que de quelques centimètres. Le propriétaire de cette grotte, officier supérieur en retraite, accueille avec urbanité les visiteurs. Il vit là en ermite heureux, soignant sa grotte avec amour, ne désespérant pas de l'agrandir, cultivant fruits dans le jardin. C'est un philosophe aimable et sérieux [....] Diverses inscriptions sur le pavillon qui sert de lieu de repos et garde-manger pour ses fruits. Sur le cabinet [de toilette] : « Ici se perd le savoir faire des cuisiniers »* [14]...

Le botaniste Napoléon Doumet Adanson, que nous retrouverons plus loin dans cet article, avait passé une partie de sa jeunesse en Corse, et remarque en 1865 que la grotte est à 2 h ½ de marche de Bastia, et à moins d'une heure en voiture attelée. L'auteur croyant trouver le sentier qu'il a connu vers 1845 est étonné de trouver « une route magnifique » entre Bastia et Erbalunga. La température intérieure de la grotte est de 13°, tandis que celle de l'extérieur est de 27°... Il termine par dire : « *Pour faire une description de la grotte de Brando, il faudrait avoir le style ardent de Victor Hugo, et la verve facile d'Alexandre Dumas; il faudrait passer en revue toutes les anfractuosités, sonder toutes les profondeurs, ...* » [15].

La même année 1865 la grotte est à la une dans « Le Monde Illustré » avec plusieurs croquis, vraisemblablement de la main de Philippe Ferdinandi. Trois années plus tard, ce sera le peintre et illustrateur breton Yan Dargent (1824-1899), qui publia ses dessins de la grotte dans « Magasin Pittoresque ». Encore vingt années plus tard, nous sommes alors en 1888, le peintre corse Paul-Mathieu Novellini (Lento 1831–Ajaccio 1918) immortalisera la grotte dans « l'Illustration Européenne » [16].

Alfred Donné (Noyon 1801-Paris 1878) est un bactériologiste et un médecin. Il devient le directeur de l'hôpital de la Charité de Paris en 1829, puis est Sous-Directeur de la bibliothèque de la Faculté de Médecine et enfin Inspecteur Général des Hôpitaux. Il publie entre autres: *Conseils aux familles sur la manière d'élever les enfants, suivis d'un Précis d'hygiène applicable aux différentes saisons de l'année* (1864) et en 1870 *Hygiène des gens du monde*. Dans ce dernier ouvrage il nous fait part de : « *Maintenant, représentez-vous cette élégante grotte de Brando éclairée par des lampes artistiquement distribuées dans les anfractuosités, suspendues dans ces lustres naturels posés sur des candélabres sculptés par ce mystérieux architecte, ...* », tandis qu'une revue suisse parle d' « *une des merveilles du monde* » [17].

Puis ce seront des journalistes qui, incrédules peut-être, viendront vérifier sur place. Gracieux Faure, journaliste à Paris, en 1885: « *la grotte de Brando qui est peut-être une des plus rares du monde, et renferme des stalactites imitant la plus fine dentelle* » ; puis en 1887, le parisien Émile Bergerat (1845-1923), dit Caliban. Ce Bergerat était un poète, auteur dramatique et chroniqueur. Il utilisa

---

[13] Jean-Ange Galletti, *Histoire illustrée de la Corse*, Paris, 1863, p. 96, 98 et 99.

[14] *Revue de Marseille et de Provence*, 1864, p. 588.

[15] Napoléon Doumet Adanson, *Une semaine d'herborisation en Corse*, 1865, p. 52 (également publié dans les Annales de la Société. d'horticulture et d'Histoire Naturelle de l'Hérault, en 1866).

[16] Placide Delegrange, *La Grotte de Brando en Corse*, in : Le Monde Illustré, n° 444, 14 oct. 1865, p. 248-249. Yan' Dargent, *Grotte de Brando (Corse)*, in : Magasin Pittoresque, vol. 36, 1868, p. 284-286 ; Paul Mathieu Novellini, « *vue extérieure de la grotte de Brando* », dans « l'Illustration Européenne » du 22 juillet 1888, p. 668. Le Musée de Bastia possèderait un dessin de la Grotte de Brando : n° d'inventaire : MEC.2005.8.12. Auteur : GOSSON Date : 19e siècle (2e moitié) Dimensions : Hauteur : 14 cm – Largeur : 18,1 cm.

[17] Alfred Donné, *Hygiène des gens du monde*, 1870, p. 194-197 (traduit en anglais en 1872 : *Change of air and scene : A physician's hints*); *Le Globe. Société de géographie de Genève*, 1873, p. 137.

aussi les pseudonymes de « l'Homme masqué » et d' « Ariel ». Il a visité la Corse en 1887, du 19 septembre au 18 octobre, en compagnie du prince Roland Bonaparte, qui, à l'époque,, avait 29 ans. Ce voyage a produit deux livres : *Voyage en Corse* (celui du prince) et *La chasse au mouflon* (celui du journaliste). Le prince Roland Napoléon Bonaparte (Paris 1858-Paris 1924), était le petit-fils et dernier descendant masculin de Lucien Bonaparte, frère cadet de l'Empereur Napoléon. Il était officier d'armée jusqu'à l'interdiction de servir en uniforme, édictée pour tous les membres de familles royales (1886). Ce fut aussi un botaniste connu[18].

Finalement, les rédacteurs de guides de voyages ne pourront pas demeurer en reste. Paul Bénigne Joanne (1847-1922), fils unique d'Adolphe Joanne, directeur de la collection des Guides Joanne, publiée par Hachette, signale en 1892 que la visite de la grotte se fait à partir de Bastia, en voiture attelée, au tarif de 6 frs, et « *Pour visiter cette grotte, il faut, un peu avant d'atteindre Erbalunga, prendre, près d'un moulin situé au bord de la route, un sentier qui monte raide et qui conduit à une série d'escaliers traversant un charmant bois ...*». Victor-Eugène Ardouin-Dumazet (Vizille 1852 – Arsonval 1940), est un journaliste, dont la soixantaine de volumes de *Voyage en France*, publiés entre 1893 et 1907, guides touristiques à la couverture verte, comparables aux itinéraires d'Adolphe Joanne, constituent toujours un précieux document sur l'état de la France rurale et urbaine à la fin du XIX[e] siècle. En 1898 il écrit : « *Plus riant encore est le canton de Brando; on y pénètre à la Vasina, aimable marine au bord de laquelle, parmi les maisons blanches, est une église italienne, lieu de pèlerinage très fréquenté. Un peu plus loin notre voiture s'arrête. Par un chemin pierreux, au long d'un moulin mû par les eaux frémissantes d'un aqueduc, nous montons au premier ressaut de la colline, entre des micocouliers, des chênes verts, des cerisiers, sous lesquels grimpe un escalier en lacets. On atteint ainsi une terrasse ombragée de beaux chênes verts, bordée de parapets formés par des rangées de concrétions. Un gardien nous ouvre une porte dans le rocher et nous fait parcourir la grotte fameuse ; elle est charmante, ses stalactites, ses draperies de pierre sont d'une rare beauté ; cependant les insulaires ont peut-être exagéré l'enthousiasme [.....] mais la grotte de Brando a pour elle son entrée en vue de la mer, au milieu de l'exubérante végétation méridionale* ». Albert Quantin (1850-1930), qui fonda à Paris en 1876 l'imprimerie-librairie qui porte son nom, joue un rôle majeur et encore peu connu dans le renouvellement des traditionnelles images populaires (dont les fameuses images d'Epinal), comme dans l'avènement d'une littérature à destination des plus jeunes. Lui ne fut pas très enthousiaste de sa visite à la grotte vers 1914 : « *De là, en gravissant des escaliers qui serpentent le long de jardins en terrasse, prodigues en motifs de tableaux, on arrive non sans peine à la grotte de Brando. En bas, ce fut une comédie. Toute célèbre que soit la grotte, le cocher en ignore le chemin. Après découverte, il s'agit de savoir si on la trouvera ouverte. Renseignements pris de gens qui se dérobent à l'envie, cris, appels, incertitude. Dans le doute, au lieu de s'abstenir sagement, on monte et on trouve porte close. Trois francs de perdus pour le propriétaire qui tarife l'entrée. Il est au-dessus de cela, mais le touriste en est pour son ascension pénible. Il faut se contenter de savoir, sans le voir, que la grotte mesure 89 mètres de long, et que ses stalactites sont d'une blancheur transparente. Ah ! si les Suisses exagèrent la mise en valeur de leurs curiosités, les Corses échappent trop souvent à cette critique-là !* » Entre temps le « modernisme » avait atteint la Corse. En 1905 un des membres de la Société botanique des Deux-Sèvres raconte « *après un déjeuner réparateur, tandis que nos collègues du groupe A vont contourner en auto le cap Corse, nous montons plus modestement en landau pour aller visiter la curieuse grotte de Brando* »[19].

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, la grotte est à l'état d'abandon. Ses concrétions, abondantes, ont été abîmées par les visiteurs et finalement la grotte sera même murée. Le début du 21[e] siècle verra quelques heureuses initiatives qui vont sortir la grotte de sa torpeur et de l'oubli.

A partir de 2002, « I Topi Pinnuri », club de spéléologie et de canyoning fera visiter la grotte périodiquement. Et en 2007 Yves Cranga et son épouse Marie-Françoise, historiens, attirent dans un excellent article l'attention sur le patrimoine précieux que forme le jardin autour de la grotte. Parmi les chênes verts, vignes, oliviers, cédratiers, myrtes et lauriers, tout un paysage de terrasses est organisé avec escaliers, abris, maison du gardien, rotonde, temple observatoire, cabane primitive, la villa (la « *Favorita* »)... Ce patrimoine est également caractérisé par des inscriptions gravées (Dante, Emile de Girardin...) et des œuvres en rocaille. Après une vague touristique étalée jusqu'à la

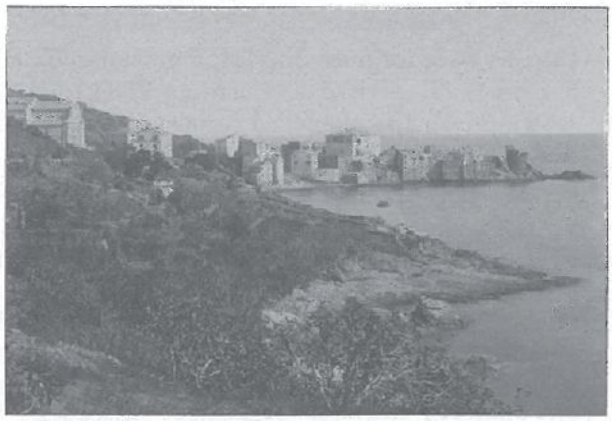
[18] Gracieux Faure, *Voyage en Corse : récits dramatiques et pittoresques*, 1885 ; Emile Bergerat, *La chasse au mouflon ou petit voyage philosophique en Corse*, Paris, [1887], p. 233-234. R.N. Bonaparte, *Une excursion en Corse*, 1891, p. 52 : « *après une visite à la belle grotte de Brando, nous prenons la route de Saint-Florent* ».

[19] Paul Joanne, *Itinéraire général de la France : 4 cartes et 2 plans. Corse*, 1892, p. 108 et 114 ; *Victor Eugène Ardouin-Dumazet, Voyage en France. 14[ème] Série : La Corse*, Berger-Levrault, Paris, 1898, p. 231-232 ; Albert Quantin, *La Corse : La nature - les hommes - le présent - l'avenir*, 1914, p. 56 ; *Bulletin de la Société botanique des Deux-Sèvres*, 1905.

seconde Guerre mondiale, le site est aujourd'hui à l'abandon, mais des chercheurs s'attellent à valoriser ses dimensions culturelle et naturelle (« démaquisage » et consolidation) [20].

Ce passage sur le cubain Miguel Aleo comporte plus d'illustrations que de texte, pour la simple raison qu' Aleo était photographe, et qu'on ne connaît que peu de détails sur sa vie. Né à La Havane, Miguel Aleo est photographe à Nice de 1855 à 1875. Déjà connu pour la qualité de ses paysages, qui lui valent une médaille à l'Exposition Universelle de Londres en 1862, Aleo réalise en 1865 un reportage photographique de toute beauté en Corse, lors de l'inauguration de la statue des frères Bonaparte à Ajaccio. En 1868 il s'installe à Bellevue (près de Meudon) et se lie avec Alphonse Davanne, vice-président de la Société Française de photographie; celui-ci le fait entrer à la Société Française de Photographie, et il devient secrétaire de son Bulletin. En 1887, Davanne fait don à la Société de Géographie de ce remarquable ensemble de soixante-quatre photographies[21].

Album n° 3 du Musée d'ethnographie du Trocadéro, Photo n° Ph.1944.41.318.
© Paris ; Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, (MuCEM). Reproduction et représentation soumises à autorisation; ref. : 00010971



Album n°3 du Musée d'ethnographie du Trocadéro, n° de la photo Ph.1944.41.319
Paris ; Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, (MuCEM). Reproduction et représentation soumises à autorisation, ref: 00010972

Dans cette collection se trouvent deux belles photos d'Erbalunga, prises donc en 1865, et probablement les plus anciennes d'Erbalunga. Parallèlement à l'ouverture du musée de Bastia au début de l'été 2010, se tint une exposition temporaire ayant pour titre : « *Visioni di Bastia, images et représentations d'une ville corse 1770-1939* ». où nous avions repéré deux photos de Bastia, prises par Miguel Aleo.

Sur les deux photos d'Erbalunga on remarque l'église, qui devait être toute récente à l'époque, et qui avait été construite le long de la route nationale percée peu d'années auparavant.

Quelques années après le passage du photographe Miguel Aleo (1865), voilà un peintre paysagiste anglais qui arrive le 25 mai 1868, au petit matin, à Erbalunga ; c'est Edward Lear (1812-1888), dessinateur, lithographe, peintre et écrivain britannique. Intéressé par les animaux dès son plus jeune âge, il fut d'abord employé dans les jardins de la société zoologique avant d'être engagé à Knowsley (1831-1836) pour y dessiner les animaux et les oiseaux collectionnés par le comte de Derby. Il se consacra au paysage à partir de 1836, publia en 1841 ses *Views of Rome*, recueil qui sera suivi de beaucoup d'autres, et devint professeur de dessin de la Reine en 1846. Grand voyageur, il visita l'Europe, l'Orient, l'Inde, Ceylan, de 1831 à sa mort et a rapporté de ses expéditions quantité d'aquarelles et de dessins. Écrivain, il s'est rendu célèbre par le *Book of Nonsense* qui donna naissance à un véritable genre. Il publia également plusieurs récits de ses voyages (la Corse en 1870 : *Journal of a landscape painter in Corsica*). Son œuvre est bien représentée à Londres (Tate Gal. et

[20] Dominique Agostini, *Une merveille de la nature : la grotte de Brando*, in : A Cronica n° 21 (mai 2002), p. 3 ; Pierre Boulanger, *Guide des cavernes touristiques de France*, 1970 ; Yves Cranga, Marie-Françoise Cranga, *Le Domaine de la grotte de Brando : une singularité de l'art des jardins corses*, in : Polia, revue de l'art des jardins n° 8 (automne 2007), p. 11-23.

[21] Marie-Eve Bouillon, *Les Albums de la section française du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, juin 2008 ; texte disponible sur le net.

V. A. M.). La Royal Academy lui a consacré une rétrospective en 1985[22].

Grâce à son récit de voyage, *Journal of a landscape painter in Corsica*, (1870, p. 198) et grâce au guide de la collection Lear de la Houghton Library de la prestigieuse Harvard Edward Lear, *Landscape drawings : Guide*, il nous est possible de nous renseigner d'une manière tout à fait détaillée sur la date et même l'heure (!) auxquelles Lear a réalisé deux dessins en arrivant de Bastia et en découvrant le site d'Erbalunga.

Edward Lear était un matinal. Le 25 mai 1868 il quitte Bastia à 5h30 et à 6h15 il arrive sur Erbalunga où il dessine ce premier dessin (ci-dessus). L'inventaire de la Harvard Univ. mentionne : « n° 1410. ERBALUNGA. 25 May 1868. (279) Sepia ink and blue wash over graphite on white paper.11.2 x 21.3 cm. Inscribed, bottom left : « Erbalunga/25. May/1868. 6.15 AM. » ; bottom right : (279). » Et dans son *Journal of a landscape painter in Corsica* (1870, p. 198), l'artiste écrit : « (...) *Erbalunga, a good-sized and most picturesque place, some nine or ten kilometers from Bastia, cannot be left so hastily. Standing on a little promontory, with a dark castle in ruin at its point, and with Elba beyond, this is one of the very prettiest of scenes, and detains me drawing it till 7a.m. The still sea, palest of the pale, and more like liquid opal, and the equally pale sky of early morning, are beautifully contrasted with the dark gray of the rocks and houses, and at this time in deepest shadow, and with the luxuriant foreground of fig trees and other foliage* ». Ce livre, traduit en français en 1992 par Véronique Emmanueli, fut publié sous le titre *Journal d'un paysagiste anglais en Corse, 1868*.

Guy Pepiatt mentionne dans son *18th and 19th century British drawings and watercolours* (2010, p. 43) qu'un exemplaire "full watercolour" fut vendu aux enchères chez Sotheby's le 21 mars 2002, lot 243.

Le deuxième dessin de Lear est réalisé une demi-heure plus tard, à 6h45. L'auteur semble s'être légèrement rapproché de son sujet. Dans l'inventaire de la Harvard, sous le n° 1411, nous lisons : *ERBALUNGA. 25 May 1868. (280) Sepia ink, sepia, ochre and blue wash over graphite on cream paper. 28.6 x 49 cm. Inscribed, bottom left: "Erbalunga./6.45 AM./May 25/1868;" bottom right: "(280)." Notes : "greenhill" "fig" "Pink Cistus" "Arbutus" "green" "gray rox" "Ilex" "dark" "Lentisk" "pale blue gray"*

Dans son *Journal* of *a landscape painter in Corsica in 1868* (p. 197) Lear écrit: *"In one of the rocks on the coast is the beautiful stalactite cave of Brando. The pale half light now illuminated this beautiful crypt with such fantastic stalactitic formations as only a Gothic architect can imagine, in pointed arches, capitals, tabernacles, and rosettes. The grotto is the oldest Ghotic cathedral in Corsica. Nature built it so in her most enchanting whimsical humour." So says the poetical Gregorovius, p. 154.* Entre les lignes l'auteur avoue qu'il n'a pas visité la grotte, mais qu'il a copié sur Gregorovius.

L'engouement anglais, à partir de Miss Campbell (1868-1908)

L'Ecossaise Thomasina Campbell, que l'on appelait « miss Campbell », bien que décédée à Genève le 9 septembre 1888, résida longtemps à Ajaccio, « la Cité Impériale ». Elle connaissait bien la Corse pour l'avoir parcourue dans tous les sens à pied, à cheval, en voiture. Elle a publié un

[22] Bibliographie : Angus Davidson, *Edward Lear ; landscape painter and nonsense poet*, 1968 ; Peter Levi, *Edward Lear, a biography*, Londres, 1995 ; Vivien Noakes, *Edward Lear : the life of a wanderer*, 2006. Le *Journal of a landscape painter in Corsica* a été traduit en français : Véronique Emmanueli, *Journal d'un paysagiste anglais en Corse, 1868*, Paris, 1992, 235 p., mais sans les illustrations de l'original. Dans la collection de la Harvard College Library il y a également dix dessins sur Luri (n[os] 1412-1422), dont quelques-uns figurent dans A Cronica, n° 20, 2001, p. 22-24. A consulter aussi : J.-M. Olivesi, *Voyages d'artistes en Corse aux 19e et 20e siècles*, Ajaccio, 1993 ; François Moureau, *L'œil aux aguets ou l'artiste en voyage*, 1995.

ouvrage *Notes on the island of Corsica* en 1868 où elle exprime tout ce qu'elle pense de l'île dans différents domaines. Elle contribua à faire d'Ajaccio à cette époque une véritable station d'hiver, grâce au climat de cette ville, tant vanté par l'écrivain, originaire du château de Maniack en Ecosse. A Ajaccio, Miss Campbell fit construire la pittoresque petite église de Hody Trinity, vouée au culte anglican, que l'on peut toujours voir cours Grandval. Elle visita la grotte de Brando et rédigea ce qui suit : « *De nombreuses ouvertures sombres annoncent des galeries nouvelles, qui sans doute, si elles étaient explorées, présenteraient une série de nouvelles merveilles* »....« *L'intérieur est entretenu avec soin et très bien éclairé par l'aimable femme du jardinier du propriétaire, à laquelle sont confiées les clés. Les lampes, une fois éteintes, doivent être couvertes avec soin, sinon les rats ne tarderaient pas longtemps à en dévorer l'huile* » [23].

Elle n'eut pas de mal à convaincre le peintre Edward Lear d'aller faire un petit tour en Corse. Pour Dorothy Carrington, Miss Campbell et Edward Lear ont rendu la Corse *fashionable* (à la mode) pour les britanniques, qui bientôt viendront y hiverner, surtout autour d'Ajaccio[24].

Tous ces anglais, en quête de sensations fortes, se surpassaient en superlatifs en découvrant la grotte de Brando.

Le prêtre F.A. Walker, botaniste et entomologiste à ses heures, fit le voyage Bastia-Brando à deux reprises (le 25 et le 26 octobre 1872), car le premier jour, arrivant trop tard, il avait trouvé porte close : « *La grotte de Brando, distante d'environ six miles au nord, le long de la côte ; et comme de bien entendu, il nous fallut faire deux visites sur le site, car, la première fois, nous sommes arrivés après la fermeture de la grotte.* » [25].

Gertrude Forde dans son *Lady's tour in Corsica* (1880) nous livre un compte-rendu plus que complet.

« *Malgré le vent froid et le temps incertain, nous ne pouvions pas quitter Bastia sans tenter une incursion en direction du Cap Corse ... Notre équipage se composait d'une petite charrette ouverte, tirée par une paire de poney bais aussi vifs que le vent. Notre premier objectif était de voir les Grottes de Brando, merveilleuses grottes de formation calcaire, à flanc de coteau près du rivage, à environ sept miles de Bastia. Nous y grimpâmes donc, une main désespérément enfoncée sur nos chapeaux de paille (pour éviter leur fâcheuse disposition à obéir à l'invitation du sirocco à s'envoler vers la proche Capraja), et, l'autre main retenant autant que faire se peut nos vêtements emportés par le vent.*

A peu près à mi-chemin du haut de la côte, nous rencontrâmes une vieille encore alerte, accompagnée d'une autre femme, qui nous accompagnèrent jusqu'aux grottes, nous indiquant qu'elle était gardienne des lieux, comme nous devions le supposer, (car il était pratiquement impossible de comprendre son mélange de mauvais français et de patois italien édenté). Ces grottes appartiennent à une famille du nom de Ferdinandi qui a construit les escaliers tournants, et dont le nom est apposé sur un pavé à l'entrée. L'inscription précise que leur ouvrage est destiné au plaisir de tout amoureux de la beauté. La sorcière des cavernes nous conduisit par la main en riant beaucoup de notre évidente difficulté à comprendre toutes les anecdotes qu'elle racontait pour rallonger le chemin. Elle nous ouvrit une petite porte en bois dans la falaise, et nous introduisit dans une salle coiffée d'une voûte de calcaire qui servait d'entrée à la galerie tortueuse de cette construction naturelle.

... Après dix minutes d'attente pendant que les deux femmes cherchaient des lampes, nous montâmes un escalier grossièrement taillé dans le roc, au cœur de la falaise. Au-dessus de nos têtes, pendaient d'innombrables et scintillantes stalactites. De part et d'autre, les murs les plus fantastiques nous enfermaient ;, les lampes à huile projetaient sur la voûte une alternance d'ombres et de lueurs. Ca et là, le chemin était interrompu, et, par endroits, Ave devait se courber sous une voûte affaissée...

Les concrétions calcaires se continuaient probablement plus loin dans la falaise ; mais le sentier tortueux n'allait pas plus loin, et l'on ne peut que remercier l'énergie corse d'en avoir réalisé autant. Les formes de quelques stalactites étaient très curieuses, car elles se dressaient comme des chaînes alpines, comme une infinité de Cervin ...Certaines

[23] Thomasina M A.E. Campbell, *Notes on the island of Corsica in 1868* , 1868, p. 51, Id., *Notes sur l'île de Corse*, Ajaccio, 1872), p. 70-71.

[24] Dorothy Carrington, *Granite island : a portrait of Corsica*, 1971.

[25] F.A. Walker, *A Visit to Corsica*, in : Zoologist : a monthly journal of natural history, 1873, p. 3551 e.s.

étaient faites d'une dentelle si délicate et si transparente qu'une lumière placée derrière elles les éclairait comme un verre veiné de jaune. Au-dessus de nos têtes, les stalactites étaient innombrables et élégantes, les stalagmites s'entrecroisaient fraternellement, passant les unes par-dessus les autres dans la confusion d'une sculpture en spirale.
Quel éblouissement lorsque nous sortîmes de cette féerie, parmi les arbousiers et les digitales, sur le versant verdoyant, surplombant la mer aveuglante !
La vieille femme était plus joyeuse que jamais après notre confinement au sein de la Terre- Mère, et nous tendit son large tablier pour recevoir notre pourboire ; nous souhaitant ensuite bonne chance , ce qui, sans aucun doute, était aussi sincère que ses plaisanteries étaient caustiques, mais perdues pour nous. La somme demandée pour visiter les grottes de Brando est d'un franc et demi par personne. Cela semble a priori cher ; mais, sans doute, les visiteurs se fatiguent un peu, et le coût de toutes ces lampes est assez élevé.
En moins de deux minutes, nous fûmes en route de nouveau sur nos poneys roux, trottant vers la marine de notre petit hameau de Sisco. A un mile ou deux de Brando, nous fûmes en vue d'Erbalunga, basse langue de terre qui s'avance dans la Méditerranée. Une tour génoise, à son extrémité, s'y dresse, bâtie sur de noirs rochers inlassablement battus par les brisants. »[26].

L'alpiniste Douglas William Freshfield (1845-1934), voyagea en Suède, Norvège, Danemark, Union Soviétique, Bosnie et en....Corse. Il vint dans l'île et visita la grotte de Brando vers 1882. Il fut de retour en Corse vers 1895. Lors de son premier séjour, il nota: *« Le Cap » : « Tout le long d'un promontoire de 8 à 10 miles de large court une chaîne de montagnes de 3000 à 4000 pieds de haut, les crêtes orientées vers la côte ouest et les vallées vers l'est. C'est pourquoi la route de la Corniche ouest s'étage en terrasses le long du versant de la montagne, toujours escarpé, parfois à pic, tandis que la route orientale traverse une succession d'éperons couverts de maquis, s'aplatissant et devenant monotones au-delà du cap Sagro... »* [27].

Le peintre-paysagiste écossais John Mac Whirter, (Slateford 1839-Londres 1911) a voyagé et peint en Italie, Suisse, Autriche, Turquie, Norvège, USA. Il vint en Corse vers 1890 et visita la grotte de Brando: *« Environ à mi-chemin entre les deux villages, se situe la remarquable grotte de Brando. Pour la visiter, il faut emprunter un chemin sur la droite, ... un peu au-delà du moulin en bordure de route. La montée est raide et uniquement praticable par une série de marches ... »*[28].

Sir Robert Lambert Playfair (1828-1899) était un militaire et un naturaliste britannique. Il voyagea beaucoup avant d'être embauché par Sir James Outram (1803-1863) comme assistant agent politique à Aden en 1854. Il devient agent politique à Zanzibar en 1862, poste qu'il conservera jusqu'en 1867. Ensuite il devint Consul général en Algérie, jusqu'en 1897. Il se retira alors à St Andrews où il reçut un « Doctorat of Laws » honorifique en 1899. En vacances (?) en Corse vers 1892, il visita la *«Grotte de Brando. Une grotte aux superbes stalactites, s'étendant en profondeur dans la montagne sous la forme d'étroites galeries et révélant à chaque pas des beautés étranges et inattendues. La plupart de ces stalactites sont transparentes... »* [29].

Charles Bertram Black, décédé en 1906, fut pendant longtemps, « le » spécialiste des guides de chemin de fer britannique. Pas étonnant qu'il nous livre (en 1892) quelques détails très précis pour la visite de la grotte. Les voyages en voitures attelées qui relient Bastia-Brando, genre de taxis avant la lettre, coûteraient, aller-retour, 10 fr. la course : *"Pour visiter la grotte de Brando, empruntez l'étroit chemin sur la gauche, près d'un moulin, juste avant d'arriver à Erbalunga. Des sièges sont placés ça et là, aux endroits ombragés... Le trajet en voiture pour aller visiter la grotte coûte 10 frs. , et l'entrée 2 frs. par personne... »*[30].

En 1893, la grotte est réputée jusqu'aux USA; le *American magazine* ainsi que le *Frank Leslie's popular monthly* la signalent.

Dans la Revue du Touring Club de France du 10 janvier 1908, il est conseillé de faire la visite de la grotte de Brando à *bicyclette*, tandis que J.B. Marcaggi signale dans *L'Ile de la Corse. Guide pratique*, édité par le Syndicat d'Initiative de la Corse (Ajaccio, 1908, p. 153), que l'entrée coûte 1,50 fr.

C'est donc en vélo qu'en 1908 deux britanniques des environs de Newcastle rallient Brando à partir de Bastia : le Dr. Thomas George Ouston, chirurgien et alpiniste, décédé en 1911 à l'âge de 42 ans, et Sir George Renwick (1850–1931), politicien et armateur. Ils notent : « *Nous laissâmes nos bicyclettes près d'un moulin et grimpâmes sur l'étroit chemin semblable à un escalier... »*[31].

---

[26] Gertrude Forde, *A lady's tour in Corsica*, 1880, vol. 1, p. 27-35. Merci à Christine Weber pour la traduction !
[27] Sir Leslie Stephen, Douglas William Freshfield, The Alpine journal (Alpine Club, London, England), 1882, p. 330 ; D.W. Freshfield, *Corsica Revisited*, The Alpine Journal, vol. 17,1895, 328.
[28] John MacWirther, *The Picturesque Mediterranean*, 1890, p. 73.
[29] Robert Lambert Playfair, *Handbook to the Mediterranean : its cities, coasts and islands*, (Editions John Murray), 1892.
[30] Charles Bertram Black, *Itinerary through Corsica by its Rail, Carriage & Forest Roads*, 1892.
[31] George Renwick & T. G. Ouston, *Romantic Corsica, wanderings in Napoleon's isle*, 1909 ; T.G. Ouston, *Nineteen*

Une petite armée de botanistes en visite (29 mai 1877)

La Société botanique de France (SBF) a été fondée en 1854, et compta 162 membres dès la première année. Elle publie dès son origine les comptes rendus de ses séances dans le *Bulletin de la Société Botanique de France*, ainsi qu'une revue de bibliographie. Les séances extraordinaires sont choisies dans différentes villes de France, afin que les membres de province puissent aussi participer aux activités de la société. Des excursions de botanique, en France et à l'étranger, sont depuis l'origine régulièrement organisées.

Au mois de mai-juin 1877, il y eut une session extraordinaire en Corse, qui débuta à Bastia, où l'on vit débarquer un petit groupe d'environ 25 personnes. Il existe deux comptes-rendus de la visite de ce groupe à Erbalunga le 29 mai 1877, l'une du Dr. F. X. Gillot, et l'autre du notaire L. Sargnon. [32]

Francois-Xavier Gillot

Voici, bien qu'abrégé, le récit du Dr. Gillot :

Enfin voici Erbalunga ! Les blanches villas qui précèdent le bourg sont entourées d'orangers, de Micocouliers, de Melia Azedarach L., en pleine floraison, et de jeunes Eucalyptus. Ceux d'entre nous qui ont pris les devants en voiture ont mis le temps à profit en explorant les alentours d'Erbalunga, et reviennent successivement au rendez-vous, les boites déjà pleines. Quelques-uns même ont poussé jusqu'à Sisco, à 3 ou 4 kilomètres plus au nord, et en rapportent entre autres plantes intéressantes.

Nous nous installons presque confortablement dans la salle basse d'une auberge, située sur le petit port d'Erbalunga. Le spectacle des vagues qui déferlent à quelques mètres de nous, celui des pêcheurs occupés à faire sécher leurs filets ou à garnir leurs bateaux, nous distraient pendant le déjeuner. Nous épuisons bien vite les provisions apportées de Bastia, et le broccio, fromage de chèvre mou, spécial aux montagnes de Corse et jouissant d'une réputation méritée, nous fournit un agréable complément. Nous ramassons sur la grève quelques algues incessamment apportées par les flots. Puis nous repartons dans différentes directions, les uns remontant le cours du petit ruisseau d'Erbalunga, les autres fouillant les bois d'oliviers voisins, d'autres enfin, plus audacieux, gagnant la montagne et grimpant vers les maquis. Nous suivrons l'itinéraire, qui nous a paru le plus intéressant et le plus fructueux. Immédiatement au-dessus de la marine d'Erbalunga, on peut suivre facilement, pendant quelques centaines de mètres, le lit du petit ruisseau presque à sec en été, mais dont les bords sont garnis d'une végétation vigoureuse. Les murs de pierres sèches, entre lesquels nous circulons, et les rochers voisins, nous offrent un grand nombre d'espèces végétant dans les interstices des pierres ou garnissant le pied des murs. A quelques pas, de chaque côté du ruisseau, commencent les vergers d'oliviers, entrecoupés d'espaces incultes et garnis de broussailles. C'est là que la flore est surtout riche et variée, malgré la sécheresse du sol. On s'élève peu à peu pour gagner le petit village de Mausoleio, dont nous apercevons les maisons pittoresquement étagées sur un massif de sombres rochers qui surplombent la vallée. Mausoleio, que nous atteignons après avoir péniblement grimpé un affreux sentier taillé en façon d'escalier primitif, est un pauvre village sans autre attrait que la belle vue dont on jouit sur la vallée d'Erbalunga, la Méditerranée et l'île d'Elbe à l'horizon. L'ascension du monte Stello, point culminant du cap Corse (1383 mètres), et qui se dressait au-dessus de nous, eut été des plus intéressantes, mais il eut fallu, pour la tenter, beaucoup plus de temps que nous n'en avions. Nous voulions cependant voir de près les maquis qui couvrent les flancs de la montagne. Les découvertes que nous faisons en chemin ne nous récompensent qu'imparfaitement de nos peines. Le brouillard et l'heure avancée nous forcent au retour. Nous nous bornons à cette reconnaissance, et redescendons à Mausoleio, d'où nous regagnons Erbalunga par un chemin large et facile, qui suit le flanc droit de la vallée. Nous admirons en passant [près

---

Days in Corsica, in : Alpine Journal (Londres), vol. 24, 1909, p. 520, 645-660.

[32] Francois Xavier Gillot, *Rapport fait sur l'herborisation faite par la Société botanique de France à Erbalunga (Corse), le 29 mai 1877, et sur quelques autres herborisations aux environs de Bastia*, in : Bulletin de la Société botanique de France, vol. 24 (1877), p. XXVIII-LXII (le passage sur Erbalunga aux pages XLVIII-LIV) ; Louis Sargnon, *Compte-rendu des herborisations de la Société Botanique de France, pendant la session tenue en Corse mai-juin 1877*, in : Annales de la Société Botanique de Lyon, 6e année, 1877-1878, p. 54-91. Gillot publia des centaines d'articles, surtout botaniques, dont : *Souvenir d'un voyage botanique en Corse, de Corté à Ajaccio*, in : La Feuille des Jeunes naturalistes, vol. 9, 1878, p. 58 e.s., et *Liste des Muscinées récoltées en Corse*, in : Revue bryologique, V (1878), p. 8 e.s. Sargnon, plus tard, publia *Un mois en Tunisie et en Algérie*, in : Annales de la Société botanique de Lyon, 1886, p. 30 e.s.

du cimetière] une culture de Géranium rosat, étendue sur une superficie de 2 ou 3 hectares; on le distille sur place pour fournir à la parfumerie l'essence très-estimé de Géranium. Chacun de nous cueille un échantillon de Pelargonium en fleur, et ce souvenir embaumant est le dernier que nous emportons d'Erbalunga, car nous retrouvons sur la petite place du village nos voitures toutes prêtes, et une heure après nous rentrons à Bastia, chargés de butin et prêts à recommencer une nouvelle excursion le lendemain.

Louis Sargnon note, pour l'après-midi de cette herborisation :

Franchissant le ruisseau dont nous avions suivi les bords dans la matinée, nous gravissons le versant opposé par un sentier abrupt et tortueux. Après avoir traversé un pauvre hameau [Castello ?], nous entrons dans des champs pour la plupart incultes…. Nos rangs s'étaient éclaircis ; les uns étaient revenus sur leurs pas, d'autres s'étaient attardés et nous n'étions plus qu'un petit nombre résolus à gagner les sommets de Monte Stello qui se dressait devant nous. Après une lutte de près d'une heure au milieu d'un de ces épais fourrés et parmi des débris mouvants de rochers, nous dûmes renoncer à nous engager plus avant, dans la crainte d'être surpris par la nuit au retour ; nous redescendîmes à Erbalunga où les voitures nous attendaient.

Mis à part Gillot et Sargnon, nous ne pouvons taire les mérites de deux amoureux de la Corse, qui faisaient partie du même groupe de botanistes en 1877 : l'abbé Boullu qui avait été professeur au Petit Séminaire d'Ajaccio entre 1836 et 1842, mais surtout Paul-Napoleon Doumet-Adanson (1834-1897), qui avait passé une partie de sa jeunesse (1840-1845) à Bastia, où son père était caserné comme officier d'état-major. Doumet-Adanson descendait d'une véritable lignée de botanistes : son arrière-grand-père Michel Adanson (1727-1806), né à Aix-en-Provence et mort à Paris ; sa grand-mère Aglaé Adanson (1775-1852), fondatrice de l'arboretum de Balaine à Villeneuve-sur-Allier, qui épousa Jean-Baptiste Doumet (1767-1848), officier de cavalerie; ainsi que son père Emile Doumet (1796-1869), officier d'état-major, fondateur d'un musée d'histoire naturelle à Sète.

En 1864 Doumet-Adanson avait fait, pendant une seule semaine, une excursion botanique en Corse avec (Ch.) Joseph Senot de la Londe (1823-1912) d'Angers.

Suite à ce voyage, il publia en 1865 « Une semaine d'herborisation en Corse » dans les Annales de la Société Hort. et Bot. de l'Hérault.

Dans cette publication, l'auteur fait un appel à la Société Botanique de France, pour qu'elle s'intéresse plus à la Corse. Lors de ce voyage, Doumet-Adanson visita la grotte de Brando, dont le Dr. Gillot dira en 1877 :

« Les grottes de Brando, profondes de 50 mètres, sont ornées de très-belles stalactites, mais leur visite sert de prétexte à une véritable exploitation des voyageurs ».

De 1871 à 1884, Doumet Adanson entreprend cinq longs voyages d'exploration botanique en Algérie et en Tunisie, mais la Corse ne le lâche pas.

En avril 1872, il est de retour en compagnie de Valéry Mayet (1839-1909), qui occupait à Montpellier un poste de professeur de zoologie à l'École nationale d'agriculture, et qui est l'auteur de *Les Insectes de la vigne* (1890).

A son retour au continent Doumet Adanson publie, la même année encore, un article « *Sur les forêts de la Corse et la destruction déplorable des Laricios archi-séculaires qu'elles renferment* », dans le Bulletin de la Société Botanique de France.

Il assiste à la session extraordinaire de 1877 de la Société de Botanique de France, organisé en Corse, et publiera une *« Notice sur Romagnoli, et visite à ses collections léguées à la ville d'Ajaccio »* (Bulletin de la Société Botanique de France, 1877, p. LXXX), dans laquelle il évoque ce pharmacien et botaniste, qui avait fui l'Italie pour raisons politiques et s'était réfugié à Bastia.

Vingt ans plus tard (1897), il revint en Corse avec Henri Charles-Philippe-Henry Lévêque de Vilmorin (1843–1899), membre de l'Académie d'agriculture de France et de la Société botanique de France, dont il fut le président en 1889, auteur de divers ouvrages sur les légumes. Messieurs Robinson et André faisaient également partie du voyage. Nous pensons qu'il pourrait s'agir de l'américain John Robinson, botaniste (1846-1925), professeur à Massachusetts, et du français Édouard François André (Bourges 1840–1911), horticulteur et architecte de jardins, connu pour ses études pour des parcs à Monte Carlo et Montevideo.

Si, pour une fois, le voyage en Corse ne fut pas suivi d'une publication par Doumet Adanson, la raison en est autant simple que triste : ce dernier voyage en Corse (mai 1897) lui devint fatal. Il tomba malade, arriva à peine à rentrer chez lui et mourut quelques jours plus tard.

Joseph Vallot faisait partie du groupe de botanistes en 1877 (Photo de 1892)

Lieu de villégiature pour riches Bastiais et leurs relations (1870-1920)

Rappelez-vous qu'au début de cet article nous avons signalé que vers 1860 la route nationale entre Bastia et Brando avait été réalisée. La continuation direction Luri et Rogliano se fit d'ailleurs attendre encore quelques années. Les Bastiais désireux d'aller se promener au Cap en calèche, furent donc, par la force des choses, limités au tronçon Bastia-Erbalunga. Qu'on ne s'étonne donc pas d'entendre dire par l'abbé Galletti en 1863 sur Erbalunga: « *Ce village a de l'avenir et sa population croît de jour en jour. Les habitants de la ville de Bastia vont y faire des réjouissances et dans la saison d'été elle est toujours remplie de familles qui vont y chercher le bon air* ». Cinq années plus tard, miss Campbell confirme, en parlant de la grotte de Brando : « *Il y a également, des bancs et des tables faits de blocs de pierre pour les personnes qui, de Bastia viennent si souvent y déjeuner* »[33].

La nouvelle route nationale entraîna d'autres « touristes » aussi, car à partir de 1862, toute la bourgeoisie corse envoie ses filles au couvent des Bénédictines d'Erbalunga, désigné comme étant « le » pensionnat de l'époque[34].

Les notables insulaires, eux, soutenus et impressionnés par la politique de grands travaux voulue par l'empereur, ne songèrent qu'à embellir leur environnement, tels Charles-François Guasco (Bastia 1826-Dijon 1869), Professeur aux Beaux-Arts de Dijon à partir de 1856, qui, après avoir exposé au Salon de 1857, est sollicité par les Valery pour décorer de ses toiles leur chapelle funéraire d'Erbalunga. Il faut avouer que Joseph Valery (Brando 1822 -Florence 1879) n'était pas n'importe qui : directeur de la Compagnie Maritime « Valery frères et fils » (1840), Comte romain, Président de la Chambre de Commerce de Bastia (1859) et Sénateur (1875) [35].

Au début de l'automne, les Bastiais viennent chasser au Cap. L'écrivain Guy de Maupassant (1850-1893), avait quelques passions : les femmes, la chasse et la Corse. Il était le propriétaire d'un voilier, baptisé Le Bel Ami, et fit de nombreux voyages en Méditerranée, Corse, Italie, Algérie, Tunisie, sur les traces de Flaubert. Il rapporte des récits de voyage : *Au soleil,* en 1884 ; *Sur l'eau* en 1888 et la *Vie errante* en 1890. Le thème de l'eau revient souvent dans ses nouvelles, à la fois apaisante et inquiétante, miroir de l'âme.

Maupassant a passé plusieurs semaines en Corse, entre la fin de l'été et le début de l'automne 1880 ; il avait fait le voyage pour rejoindre sa mère qui, souffrant des nerfs, venait occasionnellement se soigner dans l'île dont elle aimait les « paysages absolument sauvages, d'une beauté primitive ». Entre accomplissement d'un devoir filial et virées au bordel, l'essentiel du séjour se passe à voir du pays, d'Ajaccio à Calvi et Corbara, en passant par Bastelica, Evisa, Piana, le val du Niolo. L'année suivante, fin août, il est en Algérie et écrit à son amie Gisèle d'Estoc :

« Ma chère amie, je vous écris un seul mot, car je n'ai pas grand temps à moi. Je viens de faire une excursion de vingt-cinq jours dans le Sahara, à cheval du matin au soir, et parcourant soixante-dix à quatre-vingts kilomètres

[33] J.A. Galletti, *Histoire illustrée de la Corse*, Paris, 1863, p. 100 ; Th. Campbell, *Notes sur l'île de Corse en 1868*, Ajaccio, 1872, p. 71.

[34] Dominique Verdoni, *De 7 à 14 ans, chronique de l'éducation d'une jeune fille entre 1865 et 1965 au pensionnat d'Erbalonga*, in : Jacques Fusina, Histoire de l'école en Corse, 2003 ; Michel Casta, *Le patrimoine fragile des bénédictines d'Erbalunga, 1862-1932* (consultable sur le net, et A Cronica n° 32, 2010).

[35] Michel Vergé-Franceschi, *Histoire de Corse : le pays de la grandeur*, 1996, t. II, p. 470 ; Fernand Ettori, *Corse : écologie, économie, art, littérature, langue, histoire*, 1979.

par jour, sous une chaleur de cinquante-cinq degrés à l'ombre [...] Je pars en ce moment pour la Corse. Je m'embarque à Bône le 10 septembre. [...] Je veux aussi chasser chez des amis à Erbalunga, commune de Brando près de Bastia. J'y resterai jusqu'au 1er octobre. Puis, j'irai voir Mme Juliette Adam qui me demande d'aller passer quelques jours dans sa propriété du Golfe-Juan et je serai de retour à Paris vers le 15 octobre. Oh ! Qu'il y fera froid ! (...) ».

Si on peut en croire *La vendetta de Sherlock Holmes*, les carnets d'Ugo Pandolfi mentionnent une rencontre avec Maupassant dans le port de Bastia le 6 septembre 1889. Pandolfi en parlant de Maupassant : « *Depuis son séjour dans l'île, à son retour d'Algérie en 1881, nous ne nous étions plus revus. Notre dernière rencontre s'était terminée par une mémorable partie de chasse à Erbalunga, chez les De Rossi* ».

Bien que Maupassant décrira dans ses nouvelles la Corse comme un pays de cruelles vendettas, il lui arrive pourtant d'oublier ses lecteurs et leurs préjugés : une page, une simple phrase, révèlent alors l'emprise d'un monde insulaire fortement contrasté, où du chaos originel peuvent à tout instant surgir équilibre, beauté, amour, promesse de bonheur : « *quant aux Corses, qui ne sont pas riches, ils sont du moins les hommes les plus hospitaliers et les plus généreux du monde* »; «*paysan corse qui ne fait rien du matin au soir ... qui vit de presque rien mais qui ouvre sans hésiter et sans compter sa porte aux passants inconnus, partage avec eux sa soupe, et leur donne même ce qu'il y a de mieux chez lui* ».

Cinq années plus tard (1886), un tout autre auteur, belge de surcroît, débarque à Erbalunga. Gustave de Molinari (Liège 1819-1912) était un économiste belge. Il partit s'installer à Paris en 1840 où il se rapproche de la Société d'Economie Politique. Disciple de Frédéric Bastiat, il a poursuivi le combat en faveur du libre-échange non seulement à travers ses nombreux écrits (dont Les Soirées de la Rue St-Lazare), mais également en militant au sein de l'Association pour la liberté des échanges. Très préoccupé par les problèmes sociaux, il fustigea notamment l'impact du protectionnisme sur les conditions de vie des ouvriers. A cet effet, loin d'accorder sa confiance aux politiques socialistes misant sur le travail obligatoire, Molinari pensait que des bourses du travail - reflétant mieux l'offre et la demande d'emplois que ne le ferait jamais une administration autoritaire - constitueraient une solution plus juste. Pour avoir théorisé la libre concurrence en matière de sécurité intérieure et extérieure, il est généralement considéré comme le précurseur de l'anarcho-capitalisme. De 1881 à 1909, il est éditeur du Journal des économistes, le journal de la société d'économie politique. Est-ce dans ce contexte là qu'il écrit *« A Erbalunga buvette ayant pour enseigne une branche de pin. Le boucher d'Erbalunga vend son mouton et son bœuf [qu'] à 50 ct. la livre. Il n'a pas de frais d'abattoir à payer. Il égorge ses bêtes en plein champ... »* [36].

Armand Grébauval, né à Amiens le 7 Juillet 1864, conseiller municipal à Paris, est un infatigable voyageur, qui publie régulièrement le récit de ses voyages : *Au pays latin : (Des Alpes au Vésuve)*, Paris, 1898; *Voyages en tous Pays : Au Pays Alpin (D'Aix à Aix)*, Paris, 1902; et puis *Voyages en tous pays: au pays bleu (Provence et Corse)*, Paris, 1902.

Curieux de lire ce qu'il pensa d'Erbalunga ? Voici : *« Erbalunga où nous porte une voiture, attelée de deux petits chevaux maigres, qui trottent comme des enragés. [.....] Au dessus de nous, nous gagnons un cimetière, ou plus exactement ce qui y ressemble, quoique différent tout à fait. Les gens inhument leurs trépassés chez eux, en un champ, au bord d'un ravin. Ceci a provoqué le construction de trois oratoires à dôme sombre, entourés d'un carré de terre sèche. Mitoyen, un abri de pierres sert aux parents, qui s'y reposent, viennent accomplir les dévotions, y mangent, y boivent, y rient. Ces visites funéraires ressemblent à nos pique-niques de campagne. Mais le cadre où nous sommes a belle allure »*. L'auteur cite à cet endroit un four à chaux[37].

Mais revenons-en à la bourgeoisie bastiaise, qui aime bien passer ses week-ends à Brando. L'exemple par excellence est bien Jean-Baptiste de Caraffa (1858-1936), surnommé Tito. Il appartient à la haute société bastiaise. Notaire, maire de Bastia (de 1912 à 1917), fin lettré, passionné par l'art et les sciences naturelles, il découvre la photographie dans le courant des années 1890, mais ne la pratique que pour sa délectation personnelle. Avec sa voiture, probablement une des premières à être vue dans la région, il sillonne régulièrement le Cap Corse dans les années 1910[38].

Et où s'en va tout ce beau monde pour déjeuner ? Philippe Leca, professeur de philo au lycée Fesch (Ajaccio), connaît la réponse en 1915 : la famille Romani tient à Erbalunga le restaurant Petit Gourmet, *« très fréquenté par les Bastiais »*.

---

[36] Gustave de Molinari, *Au Canada et aux Montagnes Rocheuses. En Russie. En Corse. À l'exposition universelle d'Anvers*, Paris, C. Reinwald, 1886.

[37] Armand Grébauval, *Voyages en tous pays. Au Pays bleu (Provence et Corse)*, Paris, 1902, p. 246-248.

[38] M.E. Nigaglioni, *Bastia à la Belle Epoque vue par Tito de Caraffa*, Bastia, 2008. Photos de sa voiture devant la chapelle du col de Sainte-Lucie, sur le territoire de la commune de Pino, à la page 51. Photo prise à Erbalunga à la page 91.

Entre les deux guerres, cela continue. Vers 1924, Erbalunga est toujours « *much frequented by the people of Bastia* » selon l'anglaise Dorothy Archer (1889-1978). Le Dr. Henry Aurenche (1879-1971), qui a séjourné en Corse pendant la Grande Guerre (travaillant à l'hôpital de Bastia, où le Père Isaïe, franciscain du couvent de Lavasina fut son infirmier) entreprend, en bonne compagnie, une longue tournée en auto dans l'île, où il est revenu vers 1925: « *Erbalunga : de grands eucalyptus font devant une auberge une accueillante salle de verdure* ». Et même encore en 1970 J. Hureau écrit : « *Erbalunga : Cette marine (de la commune de Brando) est le but favori des Bastiais pour leurs promenades dominicales… Vieillot et romantique, Erbalunga est un minuscule port de pêcheurs blotti à l'abri de maisons .. »*[39].

De cette villégiature bastiaise demeurent quelques villas à Erbalunga, surtout en bordure de mer : « villa St. Anne », « villa des roses » etc. Les premières cartes postales, destinées aux riches bastiais en week-ends à Erbalunga, furent produites par Joseph Moretti (Rennu 1868-Erbalunga 1957), installé à Bastia depuis 1902.

Les premiers « vrais » touristes (vers 1922)

Déjà en 1898 la revue « Le Touriste français » publiait (à la page 3) de la publicité pour des voyages en partance de Nice pour la Corse. Des arrêts étaient prévus à Brando, Santa Severa et Rogliano. Mais il faudra attendre les années vingt du 20e siècle pour voir arriver les touristes en plus grand nombre[40].

En 1923, le diplomate Camille Piccioni (1860-1936), originaire de Pino, constate: « *En revanche, le tourisme parait appelé, si l'on multiplie les bateaux à vapeur et les nouveaux services d'autobus, à fournir au Cap un nouvel élément de prospérité….Au moment où paraissent ces lignes, la Compagnie P.-L.-M. vient d'encourager puissamment ce mouvement touristique en établissant un service d'auto-cars, réservé spécialement aux touristes, et qui fait deux fois par semaine le tour du Cap* ».

La Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, communément désignée sous le nom de Paris-Lyon-Méditerranée ou son sigle PLM, est l'une des plus importantes compagnies ferroviaires privées françaises entre sa création en 1857 et sa nationalisation en 1938, lors de la création de la SNCF. A son programme de 1924 elle prévoit : « *Circuit du Cap Corse : Bastia, Erbalunga, Rogliano, Pino, Nonza, Col du Téghime, Bastia, prix 45 fr. La Compagnie PLM reprendra, en la développant, à partir du 13 avril, son organisation de Services Automobiles d'excursions en Corse. Les nouveaux services fonctionneront du 13 avril au 30 juin et du 15 août au 15 octobre.*». En 1929 « *Le tour du Cap Corse* » se fait en « *tout temps* » : Bastia-Morsiglia ou Bastia-Luri. En 1936, l'année des premières vacances payées, la Revue Hebdomadaire cite « *Circuit du Cap Corse en autocar, par la grotte de Brando* »[41].

En 1927 le mensuel « La Corse Touristique », dirigé par François Pietri, publie un article sur le Cap Corse, par l'auteur René Bazin (1853-1932), avec une photo de Ph. Tomasi, du port d'Erbalunga. L'année suivante de nouveau des photos d'Erbalunga ainsi que le poème suivant, signé Max Roger (= Max Recco, né à Ajaccio, secrétaire de rédaction du quotidien L'Eveil de la Corse)[42] :

Erbalunga

Au seuil du Cap, le hameau blanc poudroyé d'or,
Que domine une tour génoise en sentinelle
Etale au bord du flot sa splendeur éternelle,
Ses rochers verts, luisants ainsi que du portor.

Dans l'azur, le Stello met son fauve décor,
La villa Valéry, les fleurs de sa tonnelle,
Le zéphir, ses odeurs d'algue et de citronnelle
Rappelant le parfum des landes de l'Armor

Qu'il serait doux de séjourner loin de la ville,
D'oublier les soucis et le labeur servile
Sous ce beau ciel d'un bleu de lapis-lazuli !
Où vers le soir on voit, de blanches mousselines
Flotter sur les hauteurs, au dessus des ruines
Du château des puissants seigneurs de Gentili

∞ oOo ∞

[39] Philippe Leca, *La Corse illustrée*, 1915, p. 220 ; Dorothy Archer, *Corsica, the scented isle*, Boston, 1924 ; Henry Aurenche, *Sur les chemins de la Corse*, 1926, p. 303 ; Jean Hureau, *La Corse aujourd'hui*, 1970, p. 142. Voir également : Raoul Blanchard, *Le tourisme en Corse*, in: Revue mensuelle du Touring Club de France, vol.24 (janvier 1914), p. 2-7, 5 photos ; Raoul Blanchard, *La Corse*, B. Arthaud, Grenoble, 1926, p. 19-25 sur le Cap Corse, p. 26 sur Brando-Erbalunga.

[40] Véronique Antomarchi, *L'image touristique du Cap Corse à la Belle époque*, in : A Cronica, n° 22 (2003), p. 4-7 [Recherche dans la Revue du Touring Club de France » 1898-1914].

[41] Camille Piccioni, *Histoire du Cap Corse*, Paris, 1923, p. 215-216 ; *Les Guides Bleus. France. Sud-Est. Le réseau PLM*, 1929, p. 494; *Revue Hebdomadaire*, 1936, p. 639.

[42] *La Corse Touristique*, 1927, p. 626-627; *La Corse Touristique*, 1928, p. 66 et 88; Vacances en Corse (ed. J. Lanore), 1930, p. 163.